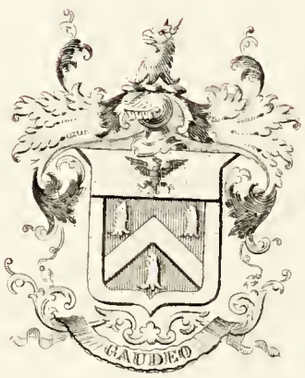
[illegible]

in Knox.



John Carter Brown
Library
Brown University

LA
NOBLESSE
COMMERÇANTE.

A LONDRES,
Chez FLETCHER GYLES,
dans Holborn.

M. DCC. LVI.

RPJCB

LA NOBLESSE COMMERÇANTE.

QU'ON ne diſe plus que nous n'aimons que l'agréable & le frivole ; le ſérieux & le ſolide commencent à prendre ſur nous. Le Commerce, depuis quelque tems, occupe de bonnes plumes & quantité de lecteurs. Sans nos diſputes de Religion, apparemment plus néceſſaires, il deviendroit preſque la converſation à la mode. J'ai entendu des courtiſans même en vanter les avantages.

M. le Marquis de Laſſay s'appercevoit déja en 1736 de cette

révolution naiſſante, & il s'en réjouiſſoit. On a trouvé dans l'inventaire de ſes papiers (il croyoit qu'on pouvoit penſer & rire) des chanſons galantes & des réflexions (*a*) ſur le Commerce. Le Commerce étoit à ſes yeux le grand reſſort de la fortune d'un Etat : mais il craignoit que le Gouvernement ſéduit par cet appas, ne vînt à le permettre à la Nobleſſe, ce qu'il appelloit un très-grand mal. Ecoutons les raiſons de ce noble Militaire, pour nous ranger ſous ſes drapeaux ſi elles ſont bonnes, ou pour prendre parti ailleurs ſi elles ſont mauvaiſes. Que n'eſt-il permis en tout de faire de même ! M. de Laſſay devoit ſavoir ce qui convenoit à la Nobleſſe ; mais il ne

(*a*) Ces réflexions ont été imprimées dans le Mercure de Décembre, vol. 2e. 1754.

prétendit jamais à l'infaillibilité.

Son début paroît encore plus fait pour le tems préſent que pour celui où il vivoit ; le voici : *On entend dire ſans ceſſe qu'on devroit permettre à la Nobleſſe de trafiquer comme en Angleterre ; pour moi je penſe différemment ſur cet article.*

Pour être fondé à penſer différemment, il faudroit d'abord demander à la Nobleſſe Angloiſe ſi elle ſe trouve mal de la permiſſion, & à l'Etat s'il en eſt devenu moins floriſſant. Dans le tems que Mylord Oxford gouvernoit l'Angleterre, il avoit un frère facteur à Alep ; & Mylord Towshend Miniſtre d'Etat, en eſtimoit un qui ſe contentoit d'être marchand dans la Cité. Ces deux cadets de noble race, & tant d'autres dont les noms ſont inſcrits dans les faſtes du Commer-

ce Anglois, ont-ils eu quelque chose à se reprocher ? Au lieu de rester dans une vie oisive, dépendante & mal-aisée, à la charge de leurs aînés, ils se sont enrichis en augmentant la fortune publique ; & leurs enfans, par les richesses dont ils ont hérité, n'en sont devenus que plus propres aux grandes places. Voilà peut-être une des raisons qui fait dire sans cesse, qu'on devroit permettre le Commerce à la Noblesse Françoise.

Si on l'entend dire sans cesse, c'est une preuve du vœu général de la Nation, & ces sortes de vœux portent ordinairement sur un grand avantage clairement apperçu par le grand nombre.

Si on l'entend dire sans cesse, c'est que tous les Ordres de l'Etat sont touchés de la misère qui

assiége une grande partie de la Noblesse.

Si on l'entend dire sans cesse, la Noblesse apparemment le dit quelquefois elle-même, non pas cette Noblesse brillante qui habite des palais ; mais cette Noblesse obscure qui voit chaque jour tomber en ruine le château de ses pères sans pouvoir l'étayer ; non pas cette Noblesse attachée à la Cour, toujours occupée grandement du lever ou du coucher du Roi, & faite par-là même pour toutes les graces, exactement des graces ; mais cette Noblesse enchaînée par l'indigence, sur qui le soleil ne se léve que pour éclairer sa misère, & qui n'a point d'aîles pour voler aux récompenses ; non pas, en un mot, cette haute Noblesse qui est encore plus haute qu'on

ne le dit... En eſt-il une baſſe ? s'il en eſt une, la pauvreté l'abaiſſe toujours plus. Le Commerce ſe préſente à elle comme une planche dans le naufrage ; la ſaiſira-t-elle ?

Si on le ſouhaite tant, c'eſt depuis que le commerce commence à s'anoblir lui-même dans les idées publiques ; c'eſt depuis que des Nations commerçantes & rivales nous font ſentir tout ce qu'elles peuvent par les forces du commerce ; c'eſt depuis que le flambeau de la Philoſophie éclaire & diſſipe nos préjugés. Notre raiſon a fait un grand pas ſi elle nous dit qu'un Gentilhomme peut commercer.

On n'entendoit pas ce langage dans ces tems barbares du gouvernement féodal, où la Nobleſſe tenoit la moitié de la Fran-

ce dans une indigne ſervitude. Elle n'avoit pas beſoin du commerce puiſqu'elle poſſédoit tout, les terres & les hommes ; d'ailleurs on ne penſoit alors qu'à attaquer ou à ſe défendre, & l'épée paroiſſoit l'inſtrument le plus néceſſaire à l'Etat.

On n'entendra pas ce langage en Allemagne. Un millier d'Alteſſes, & un monde d'anciens Barons, en embraſſant leurs Armoiries, crieroient au renverſement de l'Empire. On l'entendra encore moins en Pologne : auſſi-tôt cinquante mille Gentilshommes qui meurent de faim, jureroient par leurs ſabres de continuer à ſervir leurs égaux pour un honteux ſalaire, plutôt que de s'enrichir & de ſe mettre en liberté par le commerce. Tels ſont les reſtes de l'eſprit Gothique qui s'eſt con-

ſervé dans ces deux Etats plus qu'ailleurs.

Mais M. de Laſſay, ſans voir de l'aviliſſement dans une Nobleſſe commerçante, y découvre un grand mal pour l'Etat ; c'eſt prendre les choſes du bon côté : *La Nobleſſe*, dit-il, *fournit un nombre infini d'Officiers en quoi conſiſte la plus grande force de nos armées ; car les ſoldats des autres Nations ſont du moins auſſi bons que les nôtres & plus endurcis au travail.*

Ce nombre d'Officiers ſi néceſſaire à l'Etat diminueroit-il effectivement ſi dans chaque famille de la pauvre Nobleſſe il ſe trouvoit un enfant qui par le commerce fourniroit peut-être à ſon aîné de quoi faire campagne ? Il s'en faut beaucoup que les places militaires ſoient en proportion avec la Nobleſſe, puiſqu'en plei-

ne guerre tant de Gentilshommes ſollicitent inutilement de l'emploi. Si la crainte de diminuer le nombre des Officiers eſt une raiſon pour interdire le commerce à la Nobleſſe, il faut donc auſſi lui fermer l'entrée, je ne dis pas des Cloîtres (la Nation le diroit pour moi) mais des Séminaires, ce qu'elle ne diroit pas. Il eſt cependant vrai que le commerce ne retrancheroit pas plus d'Officiers que l'Etat Eccléſiaſtique. Parlons plus exactement, il n'y a aucun retranchement, aucune diminution dès qu'on n'applique ailleurs que l'excédent de la Nobleſſe : ne craignons pas la diſette d'Officiers. La volonté des pères nobles & le gout naturel des enfans y mettent bon ordre : un Gentilhomme eſt très-perſuadé qu'on ne ſert le Roi qu'avec

les armes, il veut que son fils aîné joue le beau rolle, & en l'amusant d'un hochet, il lui montre une épée. L'enfant grandit, & le premier coup d'œil sur la vocation Militaire lui découvre des agrémens de toute espèce, des chiens, des chevaux, des habits galants, le jeu, la table, des maîtresses. Il donne à corps perdu dans le service du Roi. Ses frères en feroient vraîment bien autant, mais le Roi n'a pas besoin de tant de serviteurs; il faut que l'Etat les prenne, & pourquoi pas dans le commerce? On voit par là que la Noblesse auroit toujours un fonds plus que suffisant pour commander nos troupes, quand même on en détacheroit quelques pauvres rejettons pour s'enrichir dans le négoce.

Mais c'est cette Noblesse, ajoute

M. de Laſſay, *qui nous a tant de fois donné la ſupériorité ſur nos ennemis, & qui a ſauvé la France dans les tems les plus malheureux. Il n'y a qu'à lire notre hiſtoire pour en être inſtruit.*

Oui ſans doute nous devons beaucoup à cette Nobleſſe, & nous nous flatons de lui devoir encore plus à l'avenir. Soit dit cependant ſans excluſion d'un bon nombre de braves gens qui montrent aujourd'hui dans le ſervice une ame noble ſous la modeſtie d'une naiſſance bourgeoiſe. Le Roi s'en eſt apperçu, puiſqu'il leur a marqué une place dans le Nobiliaire. L'hiſtoire qui vante les Montmorency, les Turenne, célèbre auſſi les Fabert & les Catinat, & je ne ſai ſi les premiers Francs qui fondérent notre Monarchie eu-

rent d'autres titres de Nobleſſe que leur courage. Mais donnons à la propoſition plus d'étendue qu'on n'en demande. Suppoſons que ce ſoit à la Nobleſſe *ſeule* que la France ait dû ſes plus grands ſuccès. Je demande ſi un Capitaine qui auroit un frère propriétaire d'un Vaiſſeau, ou à la tête d'une Manufacture, en combattroit avec moins de valeur? Le brave Amiral de Joyeuſe en avoit un ſous le froc.

L'Avocat de la Nobleſſe revient à la charge en fouillant une des ſources de la valeur, où il trouve que *les Gentilshommes animés par l'exemple de leurs pères & élevés dès leur enfance à n'eſpérer ni bien ni conſidération que par la guerre & les périls, y portent toutes leurs penſées. On ne leur parle d'autre choſe, & ils ſe forment*

preſqu'en naiſſant à cette valeur dont ils doivent tout attendre. Convient-il de leur préſenter un autre objet ?

Ces Gentilshommes que je ſuppoſe au nombre de 4, dans une famille ſans fortune, pourroient dire à leur père : Pourquoi nous induire en erreur ? Vous nous avez prêché dès le berceau que nous ne devions eſpérer ni bien ni conſidération que par la guerre & les périls : nous avons appris de bonne heure à jurer, à quereller, à inſulter tout ce qui n'eſt pas noble, à manier les armes, à tirer ſur les gardes de la chaſſe voiſine, à dévaſter des bleds, à eſtropier des payſans, à confondre le droit avec la force, nous nous ſommes fait des ames de Tigres, nous voilà tout formés pour la

guerre. Mais nous nous apperce-vons que depuis que vous y avez envoyé notre aîné nous n'avons plus d'habit ; & quelle peine encore n'avez-vous pas eue pour arracher cette Lieutenan-ce ? Sans ce Seigneur que vous n'oſez nommer en face *votre couſin*, vous manquiez le but. Il y a trois ſiécles que la fortune n'a vi-ſité ce vieux château, & nulle ap-parence que la fantaiſie lui en prenne. Que faire de nos épées tandis que nous n'avons d'autre ennemi que la faim ?

Leur père auroit été peut-être plus ſenſé ſi en deſcendant de ſon arbre généalogique il leur eût dit : Mes enfans, il eſt pluſieurs voyes pour arriver au bien & à la conſidération, la Guerre, la Robe, l'Egliſe, la Finance. Et à n'enviſager que la fortune, il y a

encore

encore le commerce où avec peu de choſe on fait beaucoup ; il amène des richeſſes innocentes que perſonne ne cenſure. La protection qu'en tout autre Etat il faut acheter, les graces qui fuyent à meſure qu'on les pourſuit, l'intrigue, les baſſeſſes, le crime, tout cela n'a rien à faire ici, on ne dépend que de ſoi-même, de ſon travail & de ſon induſtrie. Mais il faut tout dire, en ſervant ſa famille & l'Etat par le commerce, on y vit avec peu de conſidération. Qui de vous aura aſſez de courage pour l'embraſſer ?

Au lieu de ces leçons qui pourront paroître raiſonnables à quelques perſonnes, ce père imprudent n'a parlé que de valeur comme de l'unique ſource dont on doit tout attendre. L'attente eſt bien cruelle quand l'objet fuit

toujours, & encore plus lorſqu'après avoir vécu durement & s'être frotté d'huile comme les Athlètes on ne peut pas entrer dans la lice pour gagner la couronne.

Mais, reprend M. de Laſſay, *ſi on ouvre aux Gentilshommes une autre porte, & ſi le commerce leur eſt permis, ils ſuivront aiſément une route bien plus facile & moins périlleuſe qui les tirera de la pauvreté où ils ſont, & leur donnera des richeſſes aiſées à acquerir qui leur fourniront toutes les commodités & tous les plaiſirs que les hommes recherchent avec tant de ſoin. Que n'avoit déjà pas fait ſur eux le tems du ſyſtéme du papier, quelque court qu'il ait été? C'eſt un exemple qu'on ne doit jamais oublier.*

On nous dit que la route de la fortune eſt bien plus facile & moins périlleuſe par le commer-

ce que par la guerre. C'eſt une vérité : mais en conclure que la Nobleſſe placée entre l'une & l'autre préférera le commerce par goût, c'eſt n'avoir pas comparé les attraits des deux états. L'un eſt brillant, l'autre eſt modeſte. L'un ſe combine avec une belle oiſiveté, l'autre demande une application ſuivie ; l'un ne veut que jouir, & l'autre amaſſer. La guerre, il eſt vrai, a des fatigues & des périls que le commerce n'a pas : mais ces ſueurs, ces combats ne ſe préſentent que dans une perſpective éloignée, on y penſera quand on marchera à l'ennemi. Nos jeunes gens, diſoit Tacite, regardent le ſervice comme un état de diſſipation & de licence. Une vie libre, inappliquée, ſuſceptible de tous les plaiſirs, décente au milieu des vi-

ces, séduira toujours une jeunesse bouillante. On voit quelquefois d'anciens Militaires se dégouter des armes par les travaux & les périls qu'ils ont essuyés ; mais où est l'adolescent au sortir du collége qui refuse l'épée, parce qu'un jour elle lui coutera de la peine & peut-être du sang ? il n'en voit que la poignée & le nœud. Si la Noblesse se déterminoit à un genre de vie par la facilité de s'enrichir à couvert des dangers, elle se jetteroit dans le sanctuaire à s'y étouffer. Quelle route vers la fortune plus courte & moins périlleuse, sur-tout pour les grands noms auxquels sont sans doute attachées les grandes vertus ! Cependant la Noblesse n'entre dans cette carrière qu'avec ménagement ; pourquoi ? parce qu'elle apperçoit à l'entrée

l'étude, la décence, la réſerve, la gravité, la contrainte. Ce jeune Gentilhomme eſt effrayé, il recule. Il héſiteroit auſſi à l'aſpect du commerce : mais l'autorité d'un père qui prend la néceſſité pour Loi, feroit un Marchand comme elle fait un Abbé ; & l'état Militaire auroit toujours la préférence, autant qu'elle ſeroit poſſible. Vouloir refuſer à la Nobleſſe un moyen de s'enrichir pour la tourner entiérement du côté de la guerre, c'eſt très-ſouvent manquer le but. Elle reſte pauvre & ne combat pas, parce que pour combattre il faut des chevaux, des armes & un commencement de fortune. Le commerce ne feroit donc pas la guerre à la guerre ; & ce prétendu piége ne prendroit que ce que la raiſon dit de prendre. En vain nous

rappelle-t-on le tems du ſyſtême du papier : ſi nous devons nous en ſouvenir avec douleur, ce n'eſt point par le dégout qu'il put donner aux Militaires pour leur état, je crois qu'alors comme aujourd'hui dans tous les Régimens toutes les places étoient remplies. Quelle différence d'ailleurs de ce ſyſtême où un ſeul jour faiſoit une fortune, au commerce qui demande des années ? loin de craindre que la Nobleſſe ne ſe tourne trop au commerce, appréhendons bien plus qu'enchaînée par des préjugés elle n'y donne point du tout.

Mais voici une objection bien plus ſpécieuſe : *Les pères qui auront commencé ce genre de vie y éléveront leurs enfans & en peu de tems on verra diſparoître cet eſprit guerrier qui a toujours diſtingué la*

Nobleſſe Françoiſe, & on n'aura plus que des Négocians à la place de ces braves ſoldats tant vantés dans tous les tems.

Si ce malheur nous ménace, au lieu renverſer les barrières que nous avons miſes entre le Commerce & la Nobleſſe, triplons-les. Nous avons beſoin de nos Scipions, puiſqu'il y a des Cartaginois. Mais eſt-il bien vrai qu'un père qui auroit embraſſé le commerce, y éléveroit ſes enfans? Pas plus qu'un Magiſtrat n'éléve les ſiens dans la Robe: Il en donne auſſi à la Guerre, à l'Egliſe, à la Finance. Mais conſidérons ce qui ſe pratique dans le commerce même tel qu'il eſt aujourd'hui: les faits ſont toujours au-deſſus des raiſonnemens. Jettons les yeux ſur ce Négociant Millionaire;

il n'a rien de plus preſſé que de faire ſes enfans plus grands que lui, & il place une Compagnie, un Régiment à la tête de ſes projets ; c'eſt beaucoup s'il ne renonce pas lui-même à un autre million qu'il pourroit gagner pour ſe faire Noble. Rapportons-nous-en à l'émulation Françoiſe. Pourquoi veut-on ſuppoſer que la Nobleſſe ſeroit plus conſtante dans un état qu'elle n'auroit embraſſé que par néceſſité & par raiſon? Un père de qualité qui auroit eu le front de s'enrichir en portant notre ſuperflu à l'Etranger, rendroit bien-tôt à la guerre les enfans qu'il auroit faits dans le commerce ; & ſa poſtérité ſeroit guerrière juſqu'à ce que par les dépenſes du ſervice ou par une brillante profuſion aſſez ordinaire à cet état, elle retombât dans la pauvreté.

pauvreté pour se relever encore par le commerce. Eût-il mieux valu que ce Gentilhomme fût resté dans la fange d'un petit Fief, avec une épée inutile & dans un Célibat forcé qui n'auroit pas même le mérite de psalmodier pour les Fidéles ? J'avoue qu'il n'aura pas l'esprit guerrier, il n'en a pas besoin, & on ne le lui demande pas ; mais rien n'empêche que ses enfans ne le prennent : le fils d'un Maréchal de France prend bien l'esprit de l'Episcopat ? Il n'est donc pas vrai qu'on n'aura plus que des Négocians à la place de ces braves soldats tant vantés dans tous les tems : voilà des larmes perdues. On aura un certain nombre de riches négocians à la place de ces Nobles indigens à qui la misère ferme toutes les portes, cel-

le de la guerre comme les autres ; & leurs enfans deviendront de braves ſoldats qu'on vantera comme leurs ayeux.

M. de Laſſay étoit vivement frappé de l'effrayant tableau qui ne préſenteroit plus que des Négocians dans la Nobleſſe ; car il s'écrie: *Si ce malheur arrivoit, les conſéquences ſont aiſées à tirer, & il n'eſt pas difficile de juger ce qu'il en coûteroit à la France, qui eſt un Royaume établi par les armes & qui eſt ſitué de façon qu'il ne peut ſe ſoutenir que par ces mêmes armes qui l'ont fondé.*

Avec des ſuppoſitions on déplaceroit la terre : Archimède, pour y réuſſir, ne demandoit que deux choſes ; un point fixe dans les airs, & un levier aſſez long. Quelle machine aſſez forte jetteroit donc toute la Nobleſſe

dans le commerce ? Il faudroit pour cela qu'elle fût toute pauvre & en même-tems qu'elle ne pût s'enrichir par ce même commerce. Suppoſez-la riche, elle ne l'embraſſera pas ; qu'elle ſoit pauvre, elle le quittera quand elle ſera riche, pour courir aux lauriers Militaires.

On nous rappelle que ce Royaume a été établi par les armes. J'aimerois bien mieux qu'on nous apprît qu'il fut fondé par la Juſtice, & que ces anciens Gaulois, lâs du joug des Romains, ſe livrérent volontairement à Pharamond lou à Clovis.

On obſerve encore que *ce Royaume eſt ſitué de façon qu'il ne peut ſe ſoutenir que par ces mêmes armes qui l'ont fondé.* Eh ! qui eſt-ce qui parle de briſer nos armes ? Le commerce nous don-

neroit des canons ſi nous n'en avions pas ; & peut-être lui devons-nous ceux que nous avons. Je pourrois, ſi je le voulois, me ſervir des raiſons de l'Obſervateur contre l'Obſervateur lui-même. Je pourrois démontrer que la France, dans la poſition actuelle de l'Europe, ne peut ſe ſoutenir que par le commerce, d'où je conclurois que toute la Nobleſſe doit s'y porter, comme il conclud, lui, que toute la Nobleſſe doit courir aux armes parce que le Royaume ne peut ſe ſoutenir que par les armes. Mais je conclurois mal : il eſt un ſage milieu entre ces deux extrémités ; de la maſſe noble il faut en réſerver pour les combats la quantité néceſſaire & livrer l'excédent au commerce. On trouvera des

guerriers, on en trouvera de reſte dans la partie qui pourra fournir aux dépenſes du ſervice.

Toutes les objections ſe réduiſent à une : On craint que la Patrie ne manque de défenſeurs. Quel nombre exige-t-elle ? Le total de nos troupes, en tems de paix, monte à deux cens vingt mille hommes ſous la conduite de quinze mille Officiers. Mais il faut penſer à la guerre : ſoit. Lorſque Louis XIV. attaquoit l'Europe par terre & par mer, il commandoit à cinq cens mille combattans, parmi leſquels on comptoit trente mille Officiers ; nous ne ſerons jamais obligés à de plus grands efforts. D'autre part j'ai voulu connoître la maſſe de la Nobleſſe Françoiſe. Les oracles que j'ai interrogés ne m'ont répondu que par leur em-

barras. Si j'avois demandé combien il y a de voitures élégantes dans cette Capitale, combien il a paru de nouvelles modes depuis le commencement de ce régne, on me l'auroit dit. Au défaut d'un calcul exact, l'approximation eſt ici néceſſaire.

La France, dans ſa ſurface, contient trente mille lieues carrées, (a) ſans y comprendre la Lorraine qui a auſſi ſa Nobleſſe; chaque lieue carrée préſente à peu près deux maiſons nobles, que l'on peut regarder comme deux berceaux pour ſix Gentilshommes, compenſation faite du fort & du foible; ſomme toute, cent quatre-vingt mille. Mais il en eſt encore un plus grand nombre répandu dans les villes, ſur-tout

(a) M. de Vauban, Traité de la Dixme Royale.

depuis que, pour la commodité des Citoyens, la Nobleſſe s'achéte. Pour ne rien outrer, reſtons plutôt au-deſſous de la réalité, & ne donnons à l'ordre de la Nobleſſe que trois cens ſoixante mille individus.

Si tant de bras étoient néceſſaires à la défenſe de la Patrie, je ne parlerois plus de commerce : le Prêtre même, lorſqu'elle eſt en danger, doit quitter l'Autel à l'exemple de Mathatias pour courir aux armes. Mais nous ſommes bien éloignés de cette extrémité, puiſque nous pouvons donner le mouvement à cinq cens mille ſoldats avec trente mille Officiers. Que deviendront les trois cens trente mille Nobles que la guerre refuſe ? On diroit que le Marquis de Laſſay a pris plaiſir à enfanter

des monſtres pour avoir la gloire de les combattre.

Certainement je n'aurois pas imaginé avec lui que toute la Nobleſſe Françoiſe ſeroit toujours aſſez occupée à verſer du ſang, & encore moins qu'elle dût ſe précipiter en foule dans le commerce auſſi-tôt qu'on lui en ouvriroit la barrière. Cette crainte qui part plutôt d'un cœur Citoyen, (qualité bien rare!) que d'une combinaiſon réfléchie, marque du moins que le commerce offriroit de grands biens à la Nobleſſe. Pour les apprécier il faudroit voir de près les maux qui l'affligent.

Ce n'eſt pas du centre du luxe ni du ſein d'une pompe bruyante qu'on peut entendre les ſoupirs d'une Nobleſſe qui gémit au loin en mêlant ſes larmes avec

celles du Laboureur. Il ne faut pas même la juger par quelques échapés de la croupe qui viennent de tems à autre ſolliciter un Procès ou mendier une protection dans cette Capitale. Ces malheureux, d'autant plus malheureux qu'ils ſont NOBLES, nous dérobent une partie de leur misère pour ne pas trop rougir. Ce voyage néceſſaire & ſouvent inutile, dévore leur ſubſiſtance pour pluſieurs années.

Suivons-les dans leur retour. Parcourons avec eux ces Terres Seigneuriales qui ne peuvent pas nourrir leurs Seigneurs. Voyez ces Métairies ſans beſtiaux, ces Champs mal cultivés ou qui reſtent incultes, ces moiſſons languiſſantes qu'un créancier attend une ſentence à la main, ce château qui menace ſes maîtres,

une famille ſans éducation comme ſans habits, un père & une mère qui ne ſe ſont unis que pour pleurer. A quoi ſervent ces marques d'honneur que l'indigence dégrade, ces armoiries rongées par le tems, ce banc diſtingué dans la paroiſſe où l'on devroit attacher un tronc au profit du Seigneur, ces prières nominales que le Curé, s'il oſoit, convertiroit en recommandation à la charité des fidéles, cette chaſſe qui ne donne du plaiſir qu'à ceux qui ont de l'aiſance, & qui devient un métier pour ceux qui n'en ont pas, ce droit de Juſtice qui s'avilit ſous l'infortune, & s'exerce mal ?

Un état ſi violent ne ſauroit durer. Il finira par un autre encore plus violent. Ces terres vont paſſer dans les mains d'un

Haut & Puiſſant Seigneur qui veut agrandir ſon Parc, ou dans celles d'un parvenu qui s'ennuye de porter ſon nom. Je n'examine point ſi des hommes nouveaux qui s'élévent par le travail, ne ſont pas plus eſtimables que des anciens nobles qui tombent par l'oiſiveté. Quoi qu'il en ſoit, pour prévenir la chute de la Nobleſſe, donnons-lui le commerce pour appui, elle y trouvera la conſervation & l'amélioration de ſes terres, l'agrandiſſement de ſes poſſeſſions, l'affermiſſement de ſes droits, la ſureté de ſes priviléges, la conſidération de ſes Vaſſaux, l'éducation & l'établiſſement de ſes enfans. Que faut-il pour tout cela ? Des richeſſes. Le commerce les donne.

Il n'en eſt pas du commerce comme des autres états de la vie.

Le Militaire sème pour recueillir dans sa vieillesse, & quelle récolte encore ? Que de mécontens qui se plaignent d'avoir consumé leur patrimoine en moissonant des lauriers ? Le Négociant recueille en même tems qu'il sème, & jeune encore il montre les fruits de son travail. L'Homme de Loix achète le droit de juger pour l'exercer à ses dépens : le Négociant achète ce qui est fait pour être acheté, & c'est pour s'en défaire avec profit. Le service des Autels présente la fortune, mais pour y être admis il faut des études couteuses & des titres de science qu'on n'obtient qu'à prix d'argent ; où prendre de l'or quand on n'a que de la noblesse ? Le commerce nourrit ses élèves presqu'aussi-tôt qu'il les forme. La

Finance même, cet état si commode pour la rapidité & les excès de la fortune, demande des fonds & une protection tranchante que tout le monde n'a pas ; le commerce se protège lui-même & il n'exige que les fonds qu'on peut avoir. C'est un vaste champ où chacun recueille à proportion de ce qu'il a semé & dans lequel une moisson en prépare toujours une autre plus abondante. On connoît en Angleterre plus de six mille Gentilshommes qui jouissent de dix mille livres de rente ; & un revenu de cent mille n'y est pas rare. Voilà les fruits du commerce, arbre d'une fécondité inépuisable.

O vous qui dépérissez chaque jour avec votre fief, vous qui ne revivez dans vos enfans que

pour leur partager vos malheurs, jettez les yeux ſur cet arbre, & parmi la quantité prodigieuſe de branches qu'il vous offre, vous en trouverez ſans doute une à votre portée. Voyez ce petit rameau que ce ruſtre votre vaſſal a ſaiſi. Il le nourrit, il l'habille lui & ſa famille, tandis que la vôtre vous arrache des ſoupirs. Si vous pouviez douter un moment du bonheur qui vous attend dans le commerce, les habitans de Lyon, de Bordeaux, de Nantes, de Marſeille vous diroient: regardez-nous. Un Gentilhomme, en laiſſant à ſes enfans le commerce pour héritage, leur laiſſeroit un bien qui ſe multiplieroit à proportion de leur nombre. Il n'en eſt pas de même des arpens de terre qu'il peut leur partager. La NOBLESSE ſe

plaint quelquefois d'avoir été ſubjuguée par un Cardinal deſpotique ; le commerce la releveroit. On n'a point de force, à peine a-t-on une ame dans l'indigence. Tel qui rampe dans la pouſſiére ſe ſeroit élévé aux premières places s'il avoit eu de la fortune :

Haud facilè emergunt quorum virtutibus obſtat
Res anguſta domi. . . . . .

Doit-on permettre à la Nobleſſe de commercer, ou doit-on lui permettre de s'enrichir ? C'eſt une même queſtion. On ne demande donc pas ſi le commerce ſeroit avantageux à la Nobleſſe, parce qu'on ne demande pas ſi le ſoleil échauffe. Mais on examine ſi le commerce exercé par la Nobleſſe ſeroit utile à l'Etat, & on eſt bien fondé à établir ain-

ſi la queſtion. S'il y avoit dans un Etat une profeſſion douce, commode, fructueuſe pour ceux qui l'embraſſeroient, mais inutile à la Patrie, il faudroit, quelque ſacrée qu'elle pût paroître, en ſaper les fondemens. C'eſt une néceſſité d'ordre que les petites roues des fortunes particulières s'engrènent avec la grande roue de la fortune publique. Sachons donc quels avantages l'Etat pourroit tirer d'une Nobleſſe commerçante ?

D'abord elle ſeroit occupée. Si la terre produiſoit d'elle-même le néceſſaire & le ſuperflu, ſi le jardin d'Eden auſſi étendu qu'elle, offroit à toute la poſtérité d'Adam la même meſure de biens, ſi tous les hommes vivoient égaux comme la nature les a faits, il reſteroit encore un grand

grand embarras ; à quoi les occuperoit-on ? Les passions dans l'oisiveté acquièrent des forces, s'entrechoquent plus violemment, troublent l'harmonie générale. Lycurgue, après avoir partagé toutes les terres également aux Spartiates, après avoir arrêté le mouvement de la fortune en décriant l'or & l'argent, après avoir abandonné l'Agriculture, les Arts & le Commerce aux esclaves & aux étrangers, ne voulant pour Citoyens que des guerriers, sentit pourtant que cette Nation de guerriers n'auroit pas toujours les armes à la main, & qu'il falloit nécessairement l'occuper, sans quoi Sparte retomberoit bien-tôt dans ses premiers désordres : de-là ces repas publics, ces conversations dans des salles communes, ces

courſes de chevaux & de chariots, ces jeux, ces combats gymniques, ces exercices de toute eſpèce qui les tenoient toujours en haleine. La Nobleſſe Françoiſe, en tems de paix, eſt un corps Paralytique ſans mouvement & ſans action; dirai-je? ſans idées: ce tems de paix peut être long. Il a duré vingt ans ſans interruption en commençant ce règne; qui ſait s'il ne le finira pas? Heureuſement pour les peuples les Souverains ſe craignent mutuellement. Le ſyſtême d'un équilibre de puiſſance, tout imparfait qu'il eſt & qu'il ſera toujours, épargne pourtant beaucoup de ſang. La Négociation termine plus de différends que le canon, & tandis que les Lions s'enchaînent les uns les autres, les troupeaux ſont tranquilles.

Mais ſuppoſons la guerre. Nous ne ſommes plus dans ces ſiécles où nos Rois n'ayant point de troupes réglées, point d'armées ſubſiſtantes, ils étoient obligés de convoquer l'Arrière-ban. Alors la Nobleſſe étoit toujours bottée. Aujourd'hui paix ou guerre, elle ſe promène en grand nombre dans nos villes & nos campagnes, ſans ſavoir ce qu'elle fera de ſon exiſtence; & ſi enfin elle vient à s'ennuyer de cette végétation, elle va dans le ſervice étranger tourner ſes armes contre nous. Pour l'occuper chez nous, il faut lui offrir un état dont le vaſte ſein puiſſe recevoir quiconque ſe préſente. Cet état n'eſt ni l'Epée ni la Robe, tant d'aſpirans refuſés en rendent témoignage. Ce n'eſt pas même l'Egliſe malgré le

grand nombre de ſes places & ſes tréſors ſi enviés ; ſi la bouffiſſure de quelques-uns de ſes Miniſtres rend les autres étiques, la foule des ſurnuméraires y contribue autant. L'état que nous cherchons c'eſt le Commerce. Plus il compte de ſujets, plus il multiplie ſes reſſources ; c'eſt une nourrice qui partage ſon lait ſans l'épuiſer, c'eſt une mine qui donne toujours à ceux qui fouillent ; & parce qu'elle donne toujours on veut toujours fouiller. De-là naitroit pour la Nobleſſe une action continuelle.

Le premier qui a dit, qu'il vaudroit mieux faire des riens que de ne rien faire, connoiſſoit bien les dangers de l'oiſiveté. Nos faiſeurs de Romans, d'Hiſtoriettes, de Vaudevilles, de Relations pour le Pont-Neuf, ne

les regardons pas comme des Citoyens tout-à-fait inutiles. Ils contribuent à la ſubſiſtance des Libraires & des ouvriers, ils augmentent le commerce. Laiſſons-les faire pourvû qu'ils ne bleſſent ni les mœurs ni les loix. Ils n'ont de talent que pour cela, l'oiſiveté ſeroit bien pire. Qu'on interroge les ſcélérats qui expirent dans les ſupplices, ce ſont des gens oiſifs que la débauche ou le jeu, enfans du déſœuvrement, ont pouſſés au crime. Si l'honneur met un frein à la Nobleſſe contre les forfaits que l'échafaud punit, il ne l'empêche pas d'adopter tous les vices qui peuvent l'étourdir ſur ſon infortune & la diſtraire de ſes ennuis, vices qui relâchent les liens de la ſociété s'ils ne les rompent pas. Tout ce que la Morale a pu

dire contre l'oiſiveté ſera toujours trop foible tant qu'on n'en fera pas un crime d'Etat ; & en effet, demander à vivre ſans travailler, n'eſt-ce pas un vol continuel fait à la Nation ? Occuper tous les ordres de la Monarchie, de quelque façon que ce fût, ce ſeroit un bien ; mais les occuper utilement ſeroit le chef-d'œuvre de la politique. Platon dans ſa *République* tendoit à ce grand but. Homère en peignant ſes Héros leur donne des talens avec de la valeur : Phéréclus conſtruiſoit des Vaiſſeaux ; je crois voir le Héros de la Ruſſie la hache à la main dans les chantiers de la Hollande. Les Dieux même d'Homère bien différens de ceux d'Epicure, ne reſtoient pas oiſifs lorſqu'ils venoient habiter cette terre ; Apollon & Neptune bâ-

tirent les murs de Troye. Il faut ſe conformer au tems. L'Empire des Arts compte aſſez de ſujets, celui des Sciences en a trop, le Commerce en manque.

Laiſſons croire aux Grands de la Nation, puiſqu'ils le veulent, ce que crurent autrefois les Patriciens de Rome corrompue, que la naiſſance eſt le premier mérite. La Nobleſſe ſubalterne n'étant appuyée ni ſur la fortune, ni ſur la faveur, ni ſur les grands titres perdroit tout par cette erreur, & l'Etat y perdroit encore plus. C'eſt bien aſſez, c'eſt trop que la partie Militaire de la NOBLESSE ſoit frapée d'engourdiſſement auſſi-tôt que l'ennemi a diſparu, faut-il encore que celle qui ne combat pas conſume ſes jours dans une léthargie continuelle ? Occupons-la du commerce, &

de ſes travaux, nous verrons ſortir des biens immenſes pour la Patrie, une culture plus étendue, une population plus nombreuſe, une conſommation plus forte, une navigation plus grande. Tout cela eſt-il bien vû ? c'eſt ce qu'il faut examiner.

Une culture plus étendue :

Il eſt paſſé ce premier âge du monde où tous les hommes étant nobles, perſonne ne s'exemtoit de cultiver la terre ; & malgré l'arrêt de Dieu qui condamna l'homme à manger ſon pain à la ſueur de ſon front, il ſe trouve aujourd'hui que ceux qui jouiſſent de tout, ſont préciſément ceux qui ſuent le moins. Ce nouvel ordre de choſes, loin de diminuer la néceſſité de la culture, l'augmente. Plus il y aura de gens qui

ſe

ſe repoſeront, plus il faudra que les autres travaillent pour ſe nourrir eux & les gens oiſifs. C'étoit une maxime des anciens Chinois que, s'il y avoit un homme qui ne labourât point, quelqu'un ſouffroit la faim dans l'empire ; & ſur ce principe, un de leurs Empereurs de la famille des *Tang* fit détruire une infinité de Monaſtères de Bonzes dont la dévotion affamoit l'Empire. La culture des terres eſt le premier objet de la légiſlation.

Autrefois la Nobleſſe Françoiſe n'étoit pas embarraſſée pour la culture de ſes fiefs, elle avoit ſous ſa main un peuple de ſerfs qui labouroient à commandement. La Nation, en ſecouant ſa barbarie, s'eſt miſe en liberté à quelques égards, & aujourd'hui

ſi la Nobleſſe veut recueillir, elle eſt obligée de louer des bras & de forcer la terre avec de l'argent : des marais à deſſécher, des eaux à conduire, des terrains à défricher ou à rendre plus meubles, des bois à planter, des beſtiaux à nourrir, dépenſes conſidérables. Une Nobleſſe ſans fortune y ſuffira-t-elle ? Loin de deſſécher elle ſe laiſſe inonder, au lieu de défricher elle voit croître des ronces où il n'y en avoit point. Elle ne plante pas, mais elle coupe. Elle épargne à la terre les hommes & les beſtiaux pour ménager la dépenſe ; & la terre qui ne donne qu'en raiſon de la culture, refuſe ſes dons ; preſſée par le beſoin, la Nobleſſe a plus d'une fois mangé ſes moiſſons dans la ſemence.

Si cette dévaſtation ne tomboit que ſur elle, il faudroit en être touché : mais elle attaque le corps de l'Etat ; & c'eſt un mal qui demande le remède le plus promt. Tâchons de ſonder la profondeur de la playe.

M. de Vauban, ce Guerrier Citoyen, qui d'une main élevoit nos fortereſſes & de l'autre meſuroit nos terres, ce Héros patriote qui, ſi on l'eût écouté, nous eût fait plus de bien par le ſyſtême de la Dixme Royale qu'en prenant des villes, M. de Vauban nous dit que la France contient environ 82 millions d'arpens de terres labourables, & qu'elle peut nourrir de ſon crû juſqu'à 26 millions d'Habitans. Or nous ſavons d'ailleurs que pour en nourrir 18 millions ſeu-

lement elle a ſouvent recours à l'étranger. Là-deſſus je fais ce calcul : ſi 82 millions d'arpens ſuffiſent à 26 millions de bouches, il ne faut que 57 millions d'arpens pour nourrir notre population actuelle qui eſt de 18 millions. Et ſi je me piquois ici d'exactitude, je la trouverois moins nombreuſe. Laiſſons pour un moment ce triſte point de vue, & concluons : il y a donc 25 millions d'arpens en pure perte. Et de ce nombre, je penſe qu'on peut bien en mettre une grande partie ſur le compte de la pauvre Nobleſſe : voici mes raiſons. Il eſt tout ſimple que les riches faſſent donner à leurs terres la culture convenable, par-là même qu'ils ſont riches. Il eſt très-croyable enco-

re que le laboureur propriétaire qui cultive par ſes mains, ne néglige rien, il cultive aux moindres frais poſſibles. Il n'en eſt pas de même du pauvre Gentilhomme : s'il fait valoir, les frais de la culture l'excèdent, il laiſſe en friche des terrains dont le défrichement lui ôteroit ſa ſubſiſtance préſente : s'il ſe livre à un Fermier, cet uſufruitier paſſager n'enviſage que ce qui eſt actuellement en valeur, il y conforme ſon bail, & penſe plutôt à épuiſer le fonds qu'à l'améliorer. N'y eût-il que 10, 12 millions d'arpens frapés de ſtérilité ſous les mains de la Nobleſſe ; quelle perte !

Tournons la Nobleſſe du côté du commerce, & la fécondité prendra la place de la diſette.

Le commerce étend & perfectione la culture des terres. Voilà ce que l'Angleterre a éprouvé. Nous lui avons donné des leçons de goût, de politeſſe, de tons, de manières, d'Arts agréables, ſouffrons qu'elle nous apprenne les rapports du Commerce avec l'Agriculture. Maîtres dans la Sphère du bel eſprit, nous ne rougirons peut-être pas de n'être qu'écoliers dans le laboratoire du ſens commun.

En 1545 les Anglois ne faiſoient preſque point de commerce ; & leurs terres, comme il arrive dans une Nation pauvre, n'étoient que foiblement cultivées. Celles de la Nobleſſe qui ne penſoit alors qu'à rompre des lances dans un Tournoi ou

à ſe ſignaler ſur un champ de bataille, furent ſans-doute les plus négligées. Le commerce parut, & la terre reçut une plus grande culture. Cependant il ne ſe ſoutint pas dans ce premier mouvement. Il eut des tems de langueur; vint une femme, *ou plutôt un grand homme*, la Reine *Elizabeth*, qui lui communiqua la vigueur de ſon ame. Et un Uſurpateur dont on maudit la mémoire en jouiſſant de ſon génie, *Cromwel*, les yeux fixés ſur le commerce comme ſur *l'arbre de vie*, en montra toutes les branches ſur la mer & ſur la terre. Nobles & roturiers, tous s'y attachèrent. Et dès-lors les terres parurent prendre un nouvel être. On diroit qu'il s'eſt fait quelque grande révolution dans le Phy-

ſique de cette Iſle, & qu'un autre ſoleil la féconde. Sous Henri VIII. elle pouvoit à peine vivre de ſon crû ; l'exportation des grains étoit rigoureuſement défendue. Sous Charles II. il a fallu penſer aux débouchés. L'Angleterre ouvre aujourd'hui ſes magazins à la Hollande, à l'Eſpagne, au Portugal, le dirai-je ? à nous-mêmes qui la nourriſſions autrefois. Il n'eſt cependant aucun pays où dans une étendue égale il ſe faſſe une auſſi grande conſommation de grains. L'Exciſe ſur la Bière-double ſeulement, rapporte au Gouvernement, plus de 19 millions de notre monnoye. Le laboureur qui chez nous borne ſon ambition à pouvoir payer la Taille en arrachant le pain de la main de ſes

enfans, le laboureur à vu croître ſa fortune avec le commerce. Le grand nombre compte 50, 100 & 200 livres ſterlings de revenu. On en voit même qui tirent de leurs terres plus de 1000 livres ſterlings.

Mais renfermons-nous dans les terres de la Nobleſſe Françoiſe & comptons ce que l'Etat pourroit en tirer. Nous avons dit que des 25 millions d'arpens qui reſtent incultes dans le Royaume, ou qui ſont mal cultivés, une grande partie doit être imputée à la Nobleſſe. Que ce ſoit 10, peut-être 12 millions, & que la Nobleſſe enrichie par le commerce les mette en valeur; de cette culture je vois ſortir la ſubſiſtance de 3 ou 4 millions d'hommes. Voilà de quoi alimen-

ter plusieurs de nos provinces. L'Angleterre en approvisione quelques-unes, tantôt l'une tantôt l'autre, selon le besoin, & nous lui portons notre argent, c'est-à-dire, que nous lui donnons des armes pour ajouter à celles qu'elle forge sans cesse contre nous. Ouvrons enfin les yeux & nous appercevrons que l'Agriculture & le Commerce marchent toujours d'un pas égal.

Qu'on parcoure la France, on ne trouvera point de terres aussi fécondes que celles qui avoisinent les villes riches, c'est-à-dire, les villes de commerce. Les raisons en sont frapantes. La terre, pour se couvrir de richesses, ouvre son sein à la culture : le commerçant, dont l'objet est de s'enrichir, ne laisse rien d'in-

culte. La terre ne produit abondamment que ſous les travaux multipliés des hommes & des bêtes : le commerçant ne fait attendre ni au cultivateur ſon ſalaire, ni au beuf ſa nourriture. Il eſt des terreins avares qu'on doit forcer à donner par des avances conſidérables ; le commerçant eſt en état d'y répondre. Il ſupporte des non-valeurs de pluſieurs années dans l'eſpérance de ſe dédomager un jour. Voilà les opérations que notre pauvre Nobleſſe feroit ſur ſes terres ſi elle devenoit commerçante ; & par cette culture elle vengeroit l'Etat du tort que lui font en cette partie les Grands & les Financiers. Ces hommes qu'après les Rois nous appellons les Dieux de la terre, ne la traitent

pas comme elle doit l'être pour le bien public. Ils l'amuſent dans de vaſtes jardins comme ſi elle n'avoit point d'habitans à nourrir. Ici ils la couvrent de ſable, là ils lui demandent des fleurs & non des fruits, plus loin un ombrage agréable. Ce ne ſeroit rien. Il l'enferment dans des parcs auſſi grands que des forêts ; ils en ont chaſſé le beuf & le mouton pour y loger la bête fauve, & ils en ont banni la charue pour y rouler des équipages. On y voyoit autrefois des hameaux, des familles de cultivateurs, des moiſſons, des paturages & des troupeaux. Les plaiſirs de nos Lucullus ont envahi les plaines de Cérès.

Je dis qu'on y voyoit des troupeaux. Ce fut jadis la richeſ-

ſe des premiers hommes ; & au fonds les choſes ont-elles tant changé ? Ce n'eſt pas l'or qui laboure nos terres, c'eſt le beuf. Ce n'eſt pas le diamant qui nous habille, c'eſt la toiſon du mouton. Ne perdons pas de vue les terres de la Nobleſſe remiſes en valeur. Quelle multiplication n'y verroit-on pas de ces deux eſpèces ſi néceſſaires ? Il nous arriveroit, ſi nous le voulions bien efficacement, ce qui eſt arrivé à l'Angleterre. Depuis le régne d'Elizabeth, époque fameuſe de ſon commerce, le beuf y eſt devenu ſi commun qu'il auroit fallu en arrêter la multiplication ſans les débouchés qui ſe ſont offerts. On le ſale pour les colonies de l'Amérique, & nous en achetons pour approviſioner notre marine

marchande & militaire. Autre tribut que nous payons à une Nation rivale, & il eſt des cas où nous ſouhaitons envain de le payer, où elle veut prendre & ne rien donner. Pour le mouton, qui croiroit qu'aux environs de Dorcheſter, dans un circuit de deux lieues, à l'occaſion d'une gageure, on en a compté ſix cens mille? Il ne faut plus s'étonner s'il part tous les ans des ports de la Grande-Bretagne pour la Moſcovie ſeule 150 Vaiſſeaux chargés de 30 mille piéces d'étoffes de laine. C'eſt une vente de 160 millions de livres. Les Argonautes allèrent chercher la Toiſon-d'or dans un pays éloigné, les Anglois l'ont trouvée dans le ſein de leur Patrie. Tout ſe tient dans la fortune d'un Etat,

Le commerce met l'Agriculture dans la plus grande action ; l'Agriculture favoriſe la multiplication des troupeaux, & les troupeaux donnent des matières premières aux manufactures ; cette chaîne d'or que la pauvreté de la Nobleſſe a rompue ſe renoueroit par ſon commerce, & ſes terres, en ſe couvrant de riches moiſſons, fourniroient auſſi toutes ſortes de denrées de première néceſſité. Mais la perſpective s'étend. Si la Nobleſſe commerçoit, nous joindrions à une culture plus grande,

Une population plus nombreuſe :

Avantage que tous les chefs de Nation ont procuré de toutes leurs forces. Moyſe vouloit une poſtérité auſſi multipliée que les

ſables de la mer. Romulus en montrant l'empire du monde aux Romains, leur impoſoit la néceſſité d'une grande propagation. Perſonne n'ignore que plus un Etat eſt peuplé, plus il eſt riche : qui pourroit nombrer les richeſſes de la Chine ? On ſait encore que plus il eſt peuplé, plus il eſt fort : les Goths & les Sarazins envahirent plus de pays par leur multitude que par la ſcience de la guerre. De-là il faut conclure que le plus grand mal qui puiſſe affliger un Etat, c'eſt la dépopulation.

Si cette maladie nous mine, des Spéculatifs en cherchent la cauſe dans la Réligion même que nous profeſſons. Ils diſent que la loi d'une ſeule femme, ne promet pas autant d'enfans

que

que la Polygamie ; que l'indiſſolubilité du Mariage ne peuple pas comme le divorce ; que le zèle de l'homme a plus exigé que Dieu, le Célibat du ſanctuaire & du Cloître, deux goufres ſacrés où ſe perdent les races futures. Ils ajoutent que l'intolérance dont nous nous piquons, chaſſe les enfans de la maiſon, & repouſſe les étrangers, tandis que Rome même donne retraite aux Juifs. Ils n'oublient pas la révocation de l'Edit de Nantes, qui nous enleva un vingtième de notre population. Ils calculent même, ils marquent le tems où les Puiſſances Hétérodoxes, en raiſon de leur population, étoufferont, ſubjugueront les vrais Croyans.

Ces téméraires, qui veulent

tout voir, tout discuter, feroient bien mieux de fermer les yeux & de croire. Prétendent-ils surmonter la Réligion qui surmonte tout ? D'autres attribuent notre dépopulation à la façon de lever les Impots, façon qui les multiplie. Ils soutiennent que moins il en entre dans le tréſor public, plus il faut qu'il exige ; que plus il exige, plus la difficulté de la subsiſtance s'augmente, & qu'on ne peuple point où l'on ne peut pas vivre. Mais la Finance répond que la ſcience ſublime des Tributs eſt un myſtère. Ne portons donc nos regards que ſur des objets permis, & n'appliquons des remèdes qu'aux maladies qu'on peut guérir.

Il eſt très-réel que la France ſe dépeuple. Puffendorf dit que

ſous Charles IX. elle nourriſſoit vingt millions d'Habitans. M. de Vauban, un ſiécle après, n'en comptoit que dix-neuf, & aujourd'hui nous ſommes réduits à dix-huit. Si chaque ſiécle nous ôte un million de Citoyens, irons-nous loin ? Il eſt très-vrai encore que de tous les ordres de l'Etat (ſi on excepte ceux où l'on fait vœu de laiſſer périr la Nation) celui qui peuple le moins c'eſt la Nobleſſe. Qu'on parcoure les Grandes maiſons, à peine y apperçoit-on un héritier : trois ou quatre générations dans la même Ligne deviennent des phénomènes. Le libertinage ne laiſſe plus de ſens pour les plaiſirs de l'innocence. Des courtiſanes ſtériles ont pris la place des femmes fécondes ; & celles-ci ſe vengent

de leurs maris, ſans donner des familles. La même ſtérilité accompagne l'indigence ; les extrémités ſe touchent : la pauvre Nobleſſe fuit le Mariage comme un fardeau qui l'accableroit.

Pour ſe marier, il faut au mari quelque ſorte de fortune, ou la femme doit en apporter une. Mais ſelon nos mœurs préſentes, celui qui n'a que de la misère trouve encore de la misère.

Pour ſe marier, il faut preſſentir un ſort heureux pour ſa poſtérité. Les femmes de l'Amérique ſe faiſoient avorter pour ne pas donner à leurs enfans des maîtres auſſi cruels que les Eſpagnols. Nos mœurs ſont trop douces pour en venir à ces excès ; mais l'indigence eſt un maître trop dur, on ne ſe marie pas.

Pour ſe marier, il faut, quelque modeſte que l'on ſoit, participer un peu au luxe public. De quelle main toucher au ſuperflu quand le néceſſaire manque ?

Nous ſommes arrivés à ces tems malheureux qui faiſoient gémir Auguſte & tous les ſages de Rome. Le nombre des Mariages étoit extrémement diminué dans l'ordre des Chevaliers. On avoit fait mettre d'un côté ceux qui étoient mariés, & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas ; ces derniers avoient paru en plus grand nombre. Si nous faiſions la revûe de notre pauvre Nobleſſe qu'y verrions-nous ? Un aîné, s'il le peut, prend le parti des armes ; ſe mariera-t-il un jour ? Il l'ignore. Les cadets épouſent une croix de Malte, un Rabat ou un Froc-

Souvent même ſans embraſſer aucun état ils reſtent dans un Célibat auſſi dangereux pour les mœurs qu'inutile à la propagation ; & les filles vont immoler leur fécondité dans un Cloître. Dans l'Iſle Formoſe où la propagation eſt exceſſive, ſi les femmes n'ont pas trente-cinq ans, la Prêtreſſe leur foule le ventre pour détruire leur fruit. Nous faiſons pis. Jamais on ne ſe plaignit tant du Monachiſme qui fait mourir à l'Etat tant de ſujets des deux sèxes. Je n'examine pas ſi ces plantes céleſtes ſont bonnes pour la terre : M. de Vauban diſoit déja : *Qu'elles faiſonnoient trop dans le Royaume, & qu'il faudroit en arrêter l'accroiſſement.* S'il y avoit plus de Commerce il y auroit moins de pauvres ; & s'il

y avoit moins de pauvres, il y auroit moins de Moines. Cette vocation ne descend ordinairement que sur l'infortune.

Enrichissons la Noblesse par le Commerce, elle se mariera. L'Expérience nous apprend que par-tout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage. Le Commerce marque une infinité de places où la subsistance devient facile, & il seconde le vœu de la nature. C'est ainsi que dans les Ports de mer où les hommes s'exposent à mille dangers, & vont mourir ou vivre dans des climats reculés, on voit plus d'enfans qu'ailleurs. Le Commerce a des rapports avec le Mariage que les autres états n'ont pas. Se marier, pour

l'homme de Robe, pour le Militaire, c'eſt prendre une compagne qui n'apporte aucun talent utile, mais des goûts trop ſouvent ruineux, de l'indolence & du luxe. C'eſt un poids dont on héſite à ſe charger, & on vieillit en délibérant. Le commerçant trouve dans ſa femme un aſſocié à ſes travaux. Peſer, méſurer, calculer, connoître les matières de commerce, tout cela n'excède point la portée du ſexe & cadre fort bien à l'ordre public; en ſorte que ſi le Commerçant manquoit de goût pour le Mariage, il s'y porteroit par raiſon & par néceſſité. Que de rejettons d'une Nobleſſe commerçante!

Je crains cependant que des gens ſuperficiels ne regardent cette

cette augmentation de Citoyens comme un petit objet dans un Etat si grand. Si on nous parloit, diront-ils, d'augmenter la population dans tous les ordres, nous écouterions. Rome écouta pourtant lorsqu'Auguste voulut ranimer les Mariages dans l'ordre équestre. Tout fut employé, peines & récompenses pour en venir à bout. Mais cet objet seroit-il effectivement si petit ?

On a observé en France, en Angleterre, en Allemagne, & dans presque toute l'Europe que la proportion suivant laquelle les hommes se multiplient, est la proportion double. Le monde, selon Moyse, a commencé par un seul Mariage, & il a doublé tous les 20 ans ; âge où tous les hommes sont propres à se multi-

plier. Par cette règle, à la révolution du ſecond ſiécle, il y avoit ſur terre 512 hommes. Mais il ne s'agit pas dans la queſtion préſente de commencer par un ſeul Mariage. Le Commerce qu'on peut appeller le père du Mariage en feroit éclore pluſieurs milliers dans cette Nobleſſe que l'infortune condamne au Célibat. Suppoſons-les faits il y a deux ſiécles ; deux mille ſeulement, quel produit nous en reſteroit-il ? Pour le ſavoir, conſidérons que dans cet eſpace de tems une ſeule union avoit mis ſur la terre 512 habitans, & par conſéquent multiplions 512 par 2000 = 1024000, nous aurions donc une augmentation d'un million vingt-quatre mille têtes. C'eſt plus d'un dix-huitiéme de la Nation.

Que ſeroit-ce ſi nous voulions compter tous les Mariages qui ſeroient faits en conſéquence parmi le peuple ? Combien de cultivateurs ont péri & périſſent encore tous les jours ſans poſtérité, parce qu'ils n'ont pas trouvé, parce qu'ils ne trouvent pas d'établiſſement ſur les terres d'une Nobleſſe où tout languit. Il ſe répand même un bruit, peut-être trop fondé, que ces hommes groſſiers, dans le ſein même du Mariage, ont trouvé l'art de tromper la Nature : funeſte leçon de la misère ! Une Nobleſſe pauvre répand l'indigence & la ſtérilité ſur tout ce qui l'environne. Elle laiſſe en paturages le plus de terres qu'elle peut, parce que les paturages ne demandent point de frais ; & l'augmentation des pa-

turages diminue le nombre des hommes. Elle épargne la culture, dès-lors il ne faut pas tant de cultivateurs ; que deviendront-ils ? Ils viennent dans cette Capitale remplir des antichambres, assiéger nos tables, servir & partager notre luxe, perdre l'amour du travail & les mœurs de la Nature ; & s'il n'y a pas assez de maîtres pour tant de valets, le brigandage devient leur ressource. La Noblesse en retiendroit un grand nombre sur ses Fiefs, si elle avoit assez de fortune pour les occuper ; & ils s'y multiplieroient au lieu de s'anéantir dans la corruption.

Si on veut favoriser la population, il faut que la culture des terres devienne pour les hommes une immense manufacture. Dé-

fricher de nouvelles terres, c'eſt conquérir de nouveaux pays ſans faire des malheureux. Les Landes de Bordeaux à Bayonne ont vingt lieues de diamètre. Le Légiſlateur qui les peupleroit ſeroit plus grand qu'un conquérant. Les Maures chaſſés d'Eſpagne par la ſuperſtition, demandérent de les habiter ; on aima mieux les laiſſer en friche. Nous n'aurions pas beſoin de mains étrangères ſi les nôtres étoient multipliées autant qu'elles peuvent l'être. Et ſans parler de tous les moyens de population, la Nobleſſe ſeule en verſant ſur ſes terres les ſucs nourriciers qu'elle tireroit du commerce, ſemeroit des hommes.

Veut-on connoître la rapidité de la propagation par le Com-

merce ? *Jean de wit* qui calculoit ſans ceſſe la fortune de ſa Nation, ce Martyr de la liberté & du bien public, nous l'apprendra. La province de Hollande en 1622 ne comptoit que 1200 mille Habitans : en 1670 elle en montroit deux millions 450 mille. Si les Anglois, dans ce nouveau Continent où celui-ci n'auroit dû montrer que des commerçans & jamais des guerriers, ſi les Anglois cherchent aujourd'hui à franchir les *Apalaches*, ces remparts que la Nature a élevés entre-eux & nous, s'ils veulent envahir, nous le devons autant au nombre de leurs Colons qu'à leur cupidité. Un grand commerce y a enfanté une grande population ; c'eſt un torrent qui cherche à ſe répandre. Mais

revenons à notre ſol originaire.

La France qui peut nourrir de ſon crû juſqu'à 25 millions d'hommes, en nourriroit bien davantage par le Commerce. Sans lui, les Marais de la Hollande ſe ſeroient-ils jamais peuplés au point de former une puiſſance en Europe & dans les Indes ? S'il n'eſt pas clair que nous aimons l'Etat, il eſt du moins démontré que nous aimons nos Rois. Nous voulons qu'ils ſoient grands, puiſſans, magnifiques dans leur Cour. Si notre population doubloit, comme elle le peut, ſi nos Rois comptoient 36 millions de ſujets, quels Monarques marcheroient à côté d'eux ? Les fonds des hommes ſont les terres mais les vrais fonds des Rois ſont les hommes ; & peut-être que nos

Rois, en doublant leur fortune ; s'aviſeroient enfin de doubler notre bonheur. Commençons cette grande population par la Nobleſſe. Qu'elle ne ſe contente pas de défendre la Patrie par ſon épée, qu'elle lui donne auſſi des enfans par le Commerce ; & du Commerce naîtroit encore

Une conſommation plus forte :

Autre avantage pour l'Etat. Une des cauſes qui appauvrit la Pologne, c'eſt le peu de conſommation des denrées du pays. Un peuple de Gentilshommes qui eſt obligé de ſervir ſes égaux pour vivre, ne conſomme pas comme s'il étoit riche. Nos Gentilshommes ne ſont pas encore réduits à cette fâcheuſe extrémité, mais il eſt certain qu'ils

conſomment le moins qu'ils peuvent en bled, en vin, & moins encore en meubles & en habits. Ce n'eſt pas pour eux qu'Abbeville fait des draps, Lyon des étoffes, Valenciennes des dentelles, Beauvais des tapiſſeries, Paris des glaces & des modes. Ce n'eſt pas pour eux que nos Colonies cultivent le Caffé, le Cacao, le Sucre & le Coton. Le payſan d'Angleterre & de Hollande conſomme de tout cela, & il eſt mieux vêtu, mieux meublé qu'eux.

Je ne prétens pas être l'apôtre du luxe; mais s'il faut des loix ſomptuaires, elles ne doivent porter que ſur les marchandiſes étrangères qui nuiſent aux nôtres; ces vins de liqueurs, ces toiles de Hollande, ces étoffes de Perſe, ces

raretés des Indes, ces pierreries dont l'Orient ſe pare, & en général toutes ces fantaiſies qui en nous enlevant notre or le laiſſe dans les mains de l'étranger. Je ne connois de luxe que celui qui appauvrit l'Etat. Si la ſoye, l'or & les diamans naiſſoient ou ſe travailloient en France, tout en ſortant des mains de la nature, ce ſeroit un bien d'en faire un grand uſage. Lorſque les Eſpagnols envahirent le Pèrou, ils trouvérent des maiſons meublées & couvertes d'or. Ce qui n'étoit pas luxe pour les Péruviens le ſeroit pour nous. Mais quant aux fruits de notre crû, aux productions de nos Fabriques, il eſt à ſouhaiter qu'il s'en faſſe la plus grande conſommation poſſible pour alimenter les Arts & les Manufactures.

Celui qui théſauriſe eſt un ſujet pernicieux, parce qu'il prive l'Etat de la circulation qui fait ſa vie. L'indigent qui ne conſomme pas, eſt au même niveau.

Suppoſons donc que trente mille Gentilshommes ſeulement, enrichis par le commerce, dépenſent trois livres de plus chaque jour, voilà une conſommation pour cent neuf millions cinq cens mille livres par an ; & de cette conſommation quel accroiſſement de ſubſiſtance pour un peuple de cultivateurs & d'artiſans ? La Nation vraiment riche eſt celle qui en travaillant aſſidûment conſomme beaucoup, & un Gouvernement qui ſait procurer la conſommation, encourage la production. Je ne m'arrête pas à fouiller cette ſource

dont le baſſin eſt tout ouvert. Un plus grand objet m'entraîne,

La Navigation.

„ La Mer, dit le Cardinal de „ Richelieu, eſt celui de tous les „ héritages ſur lequel tous les „ Souverains prétendent le plus „ de part, & cependant c'eſt ce- „ lui ſur lequel les droits d'un „ chacun ſont moins éclaircis. „ Les vieux titres de cette do- „ mination ſont la force & non „ la raiſon. * „

Sommes-nous deſtinés à l'acquiſition de ce titre de force ? Queſtion qui ne ſeroit plus à faire ſi nous nous étions bien connus. Nous touchons d'une main la Méditerranée & l'Océan de l'autre. La Nature nous a mar-

* Teſtam. politique, Chap. IX. Sect. 5.

qués au rang des Puiſſances Maritimes. Le dernier règne encouragea l'Agriculture, ranima les Arts, créa des Manufactures, creuſa des canaux, il n'avoit fait que la moitié de l'ouvrage, il nous donna des Ports & des Vaiſſeaux. Ce n'eſt pas le commerce intérieur qui enrichit un Etat, il établit ſeulement une circulation de richeſſes, ſans en augmenter la maſſe ; c'eſt au commerce extérieur qu'eſt réſervé le grand-œuvre. L'Europe nous ouvre ſes Ports, l'Afrique nous appelle, l'Aſie nous attend, l'Amérique nous ſollicite. Notre ſol, nos Arts, notre induſtrie & nos Manufactures, ſi nous le voulons efficacement, nous fourniront aſſez de choſes pour échanger contre l'or des Nations, ou

des matières premieres qui ſe transformeront en or. Ne regrettons point les mines du Pèrou : ceux qui les montroient à M. de la Condamine n'avoient point de ſouliers. Un grand commerce eſt la plus riche de toutes les mines. Il eſt tems de bâtir un pont ſur la mer ; celui que Colbert y avoit jetté s'écroule de toutes parts. La Nobleſſe ſe refuſeroit-elle à cette grande conſtruction ? Il eſt tems de joindre la France à l'Univers par une Navigation ſupérieure à toute autre. Une ſeule Ville Maritime où l'on compte 3 ou 4 cens gros Négocians, met à la mer deux ou trois cens Vaiſſeaux, combien y en mettroit un corps de Gentilshommes auſſi multipliés que les nôtres ? Il faudroit compter par milliers. La

Nobleſſe ſe pique de ſe diſtinguer en tout ; & ſans cette diſtinction de mérite elle tombe au-deſſous du peuple. Elle ſe diſtingueroit ſans doute par des vûes plus étendues, par des entrepriſes plus grandes, par une application plus ſuivie, par des travaux plus ſoutenus, par un courage plus mâle, par des flotes mieux combinées & plus nombreuſes. Et avec cette augmentation de Marine Marchande, que n'entreprendrions-nous pas ?

Toutes nos Provinces n'ont pas le néceſſaire, & encore moins le ſuperflu. Les Hollandois employent une grande quantité de Vaiſſeaux pour nous apporter d'un port à l'autre nos propres denrées, nos richeſſes Nationales. Nous en payons le fret, nous

les engraiſſons de notre propre ſubſtance. Nous revendiquerions ce cabotage qui nous épuiſe dans les mains de l'Etranger.

Le commerce du Nord nous eſt auſſi néceſſaire que notre Marine, puiſqu'il en fournit les matériaux. Les Hollandois, ces voituriers de la mer, ont emporté depuis 3 ans un million quatre cent mille livres de notre argent pour le ſeul affretement des Vaiſſeaux qui ont apporté dans nos ports les munitions Navales. Ce ne ſeroit rien. Depuis que le luxe s'eſt introduit dans le Nord ils viennent acheter nos étoffes, nos dorures, nos galons, nos modes, nos bijoux de toute eſpèce; & après avoir fait des profits immenſes ſur notre induſtrie, profits que nous ferions nous-mêmes

mes par une navigation directe, ils nous vendent chérement les matériaux de notre Marine; & encore en certains cas n'eſt-il pas ſûr d'en avoir à prix d'argent. Dans la derniere guerre, avant aucune rupture ouverte avec eux, ils envoyérent ordre à leurs Vaiſſeaux qui avoient été charger à Riga pour le Havre & pour Breſt, de ſe rendre à Amſterdam pour y décharger leur cargaiſon. Nous ſecouerions ce joug importun, & la Nobleſſe en partageroit la gloire.

Nos Colonies nous demandent des bras pour faire naître les matières premieres que nous manufacturons en France. Si nos Iſles du Vent & le Canada ſont arrivés à une grande culture, S. Domingue en eſt fort éloigné; la

Cayenne qui pourroit s'enrichir & augmenter nos richeſſes par le Cacao, nourrit à peine 5 à 600 habitans. La Louiſiane ! ce climat ſi ſain pour les hommes & les animaux, cette terre ſi propre à tout produire, coton, ſoye, ris, indigo, tabac ſur-tout, qui nous affranchiroit d'un tribut de cinq millions que nous payons tous les ans à l'Angleterre ; la Louiſiane eſt un vaſte deſert de 400 lieues, un grand Royaume en friche. L'Afrique nous offre des bras pour le cultiver, mais l'Angleterre nous les enlève. Elle traite année commune 5 à 6 mille Nègres ſur la ſeule riviere de Gambie, tandis que dans toute la Guinée notre Compagnie des Indes n'en traite que 5 à 6 cens. Ce n'eſt pas avec

de tels ſecours que la Jamaïque a cultivé ſon ſucre & ſon coton, que la Virginie a planté ſon tabac, que la nouvelle Ecoſſe en 4 ans a bâti pluſieurs Villes & quelques Forts. L'Afrique ne nous offre pas ſeulement des cultivateurs, elle a de la cire, de l'ivoire, de l'or ; & les ouvrages de nos Manufactures ſont faits pour elle.

Notre Commerce, tout floriſſant qu'il paroît, n'eſt encore que dans ſon enfance : la Nobleſſe lui refuſera-t-elle des alimens pour le faire croître ? On l'attaque par un nombre prodigieux de Négocians, par des fonds immenſes & une grande quantité de Vaiſſeaux. La Hollande, ce petit Etat qui eſt devenu ſi grand par la mer, ne connoît point d'autre élément,

elle s'y agite ſans ceſſe, toujours prête à ſaiſir les objets que nous pourſuivons. L'Angleterre avec dix mille Bâtimens & cent cinquante mille Matelots qu'elle occupe dans ſon négoce, l'Angleterre ſe trouve par-tout, & ce n'eſt pas ſeulement chez l'Etranger, Africain, Aſiatique ou Américain que ces deux Puiſſances nous pourſuivent, nous croiſent, nous minent; c'eſt dans le ſein de nos propres Colonies où elles apportent leurs Fabriques au préjudice des nôtres, & d'où elles emportent des productions qui ne devroient naître que pour notre profit, en y mettant notre travail. Double perte toujours renaiſſante.

J'ai dit que l'Angleterre ſe trouvoit par-tout. La France a-

t-elle moins de volume ? Développons-nous, & nous atteindrons auſſi loin, plus loin qu'elle. Elle a pouſſé ſa Nobleſſe dans la Navigation, portons-y la nôtre ; défendons notre Commerce comme on l'attaque. On ſe plaint tous les jours du petit nombre de débouchés pour les familles Nobles ; on s'agite, on demande des graces, on aſſiége Verſailles, on cherche de tous côtés des établiſſemens qui ſe refuſent, on va juſqu'à deſirer la guerre ; & pour ſe tirer d'un foſſé on veut tomber dans un goufre : que faire de la Nobleſſe ? Eſt-il ſi difficile de répondre à la queſtion ? Nous avons un beſoin abſolu d'une Navigation plus étendue. Le moindre Vaiſſeau Marchand compte pluſieurs Officiers. La

paix ne met point d'entraves aux Pyrates ; & ſi la guerre vient à ſe déclarer, la déclaration n'a point d'aîles pour voler rapidement d'un pôle à l'autre, on nous enléve des vaiſſeaux qui ſont ſans défiance & ſans défenſe : mais ſi le Commerce veut marcher au milieu des combats, c'eſt alors qu'il doit être armé de toutes pièces ; les Armateurs nous ſont donc néceſſaires en tout tems, paix ou guerre. Et on dit avec un air d'embarras : Que faire de la Nobleſſe ? Des Lieutenans, des Capitaines, des Armateurs, des Négocians qui couvriroient la mer de Vaiſſeaux, & qui arracheroient aux Anglois la balance du commerce : elle étoit de notre côté il y a 80 ans. Qu'arriveroit-il encore, ſi on le vouloit ? Ces

Officiers de Marine Marchande, après avoir fait la fortune de l'Etat & la leur, de quoi ne ſeroient-ils pas capables en paſſant ſur la Marine Guerrière ? nouvel avantage qu'on ne ſçauroit trop approfondir.

On ſait que la Marine Marchande eſt la nourrice de la Marine Guerrière & que par-tout où celle-là languit, celle-ci eſt expirante. On convient que la premiere élève pour la ſeconde des Matelots & des ouvriers en tout genre. Mais on ignore ou l'on veut ignorer qu'elle lui donneroit auſſi des Officiers d'expérience. L'Angleterre le ſait. Pour qui prépara-t-elle cette Machine infernale ? De quelle Ville avoit-elle juré la perte ? De Saint Malo. Et pourquoi ? Par-

ce que cette forteresse du Commerce est une pépiniere d'Armateurs, un séminaire de Héros, Nobles quand on voudra, & tout propres à lui arracher l'Empire de la mer. Pourquoi encore ne peut-on pas avoir la paix avec elle sans laisser Dunkerque gémir sur ses ruines ? Elle craint les Marins que le Commerce y formeroit dans le sein même de la paix. La Marine Guerrière sommeille dans les bras d'une longue paix, la guerre s'allume, on cherche des hommes faits, & on ne trouve que des hommes à faire. Ce n'est pas dans un Port qu'on apprend à connoître les mers, à éviter les écueils, à braver les tempêtes, à mesurer les forces de l'ennemi, à l'attaquer avec avantage, à s'armer contre le vent, l'eau & le

& le feu de cette triple cuiraſſe dont le premier Navigateur ſe couvrit. Les Athlètes ne ſe formoient que dans l'arène, & voilà le ſort de la Marine Marchande; paix ou guerre elle eſt toujours en action; on pourroit donc en tirer pour la Marine Royale des Officiers qui auroient tout vû, tout connu, tout ſondé, tout affronté, qui auroient formé leur corps aux fatigues & leur ame aux dangers. C'eſt de ſon ſein que ſont ſortis les *Miniac*, les *Ducaſſe*, les *Bart*, les *Dugué-Trouin*. Pourquoi ne donnerions-nous pas le même berceau à notre Nobleſſe? Elle prétend que les places de la Marine Royale ne ſont faites que pour elle, elle les mériteroit alors & les rempliroit bien. Dugué-

Trouin ! vous lui apprîtes que l'expérience vaut bien la Nobleſſe.

Les tems ſont arrivés où nos Rivaux ſont très-ſupérieurs en forces Maritimes. Londres, appuyée ſur deux cens Vaiſſeaux de guerre, nous examine, nous meſure, nous querelle, nous menace, nous attaque déja dans les deux Indes. Notre Commerce l'aigrit, nos Colonies l'irritent, notre Marine renaiſſante la bleſſe, elle voudroit l'étouffer au berceau; elle cherche une guerre purement maritime, dont le moindre coup ſera de ruiner notre Commerce. Nos Négocians Armateurs ſe plaignent d'une perte de cent quarante millions dans la dernière guerre où nos dépouilles combattirent contre nous. On ne peut trop ſe défier d'une

Nation qui commerce comme Carthage, & qui penſe comme l'ancienne Rome. Qu'ai-je dit ? Eſt-ce encore-là ſa façon de penſer ? Elle s'eſt laſſée d'être vertueuſe, en pouvant trop. " C'eſt „ la *Mer*, diſoit Marcius Figulus „ aux Carthaginois, c'eſt la mer „ & la puiſſance que vous y avez „ acquiſe & les tréſors que vous „ en tirez qui vous font tout oſer. „ C'eſt elle qui vous a engagés à „ envahir la Sardaigne, la Sicile, „ l'Eſpagne, à violer tous les traités de paix, à piller nos Navires Marchands, à noyer ceux „ qui les montoient, pour ôter la „ connoiſſance de vos crimes, „ enfin c'eſt votre habileté ſur „ mer qui vous a enhardis à ne „ rien reſpecter & à faire gloire „ d'une méchanceté que nous

„ n'étions pas encore en état de „ punir.„ N'être pas en état de punir. . . . Cet aveu étoit bien dur pour des Romains. Que de choſes il faut ſouffrir quand on manque de pouvoir ! Rome attaquée avec des Vaiſſeaux , comprit donc que ſes légions ne lui ſuffiſoient plus, elle créa des Flottes.

Pompée débitoit une maxime qu'il avoit appriſe de Thémiſtocle, & que je voudrois graver ſur le Palais de nos Rois : *Qui eſt le Maître de la mer, eſt le Maître de tout.* Louis XIV. en ſentit la vérité ; il oppoſa genre de force à genre de force. On vit le pavillon François combattre & vaincre ſur cent trente-deux Vaiſſeaux de guerre : les Rois de la mer perdirent leur Sceptre qui paſſa dans les mains du grand Roi,

Il avoit consulté en 1665 un Général que tous les Généraux ont tâché d'égaler. Il lui avoit demandé ce qu'il y auroit à faire au cas que Philippe IV. vînt à mourir. Le Héros répondit que les forces de mer étoient aussi nécessaires que les armées de terre. Si M. de Turenne n'eût été qu'un Héros, il n'auroit pas fait cette réponse, il n'auroit vû la gloire de l'Etat que dans l'endroit où la sienne étoit attachée ; il étoit grand homme, & il la vit encore sur la mer. L'Oracle de Delphes nous crie comme aux Athéniens : *Défendez-vous & attaquez dans des murailles de bois.* Ne méritons plus le reproche que le Cardinal d'Ossat faisoit à la France sans Marine. " C'est un des plus

„ honteux & notables manque-
„ mens, disoit-il ; c'est un de mes
„ anciens regrets, de voir que ce
„ Royaume se manque à lui-mê-
„ me. „ Un vieux Espagnol con-
sommé dans les affaires d'Etat & disgracié (Antoine Pèrez) crut payer Henri IV. de l'asile qu'il lui donna, & de tous ses bienfaits par ces trois mots : *Roma*, *Consejo*, *Pielago*, Rome, un Conseil, et la Mer. (*) Lequel des trois est le meilleur ? Personne ne disputera l'excellence des deux derniers.

Nous ne saurions tout faire à la fois. Le tems aménera tout, si nous sommes sages. La Noblesse une fois tournée vers le Commerce sentira bientôt que le

(*) Testam. Polit. du Card. de Rich. Chap. IX. Sect. 5.

Commerce Maritime eſt le plus avantageux, le plus propre aux grandes entrepriſes. Notre Marine Marchande ſe multipliera, & de nouveaux Armateurs ſe formeront pour devenir des Héros ſur la Flote Royale. Prenons de nos rivaux ce qui eſt bon à prendre. Les Amiraux *Anſon* & *Vernon* qui dans ces derniers tems ont fait trembler l'Eſpague pour ſa Couronne de l'Amérique, ont paſſé leur jeuneſſe ſur des Vaiſſeaux Marchands.

Le Roi qui connoît l'humanité encore plus que la victoire, vient de faire un Etabliſſement pour la jeune Nobleſſe, monument plus glorieux que le plus beau trophée, parce qu'il eſt utile. Mais il eſt des biens qui paſſent la généroſité des Rois. Tandis

que cinq cens Gentilshommes ſeront élevés dans la Capitale ; leurs frères, leurs parens, leurs amis, vingt mille autres chercheront vainement un aſile. La mer leur offre des places, ſi la terre leur en refuſe. Les Nobles Vénitiens, fiers de leur Nobleſſe juſqu'au ridicule, ſe ſont pourtant mis au niveau du commerce : il n'eſt point de Vaiſſeau Marchand qui ne devienne une Ecole pour leurs enfans & un germe de proſpérités pour la République.

Tant d'avantages que l'Etat retireroit d'une Nobleſſe commerçante, augmentation de *culture*, de *population*, de *conſommation*, de *Navigation*. Si tout cela eſt bien réel, comment M. de Monteſquieu ne l'a-t-il pas vû, lui qui voyoit ſi bien ? „ Des

„ gens frapés, dit-il, de ce qui „ se pratique dans quelques Etats, „ penſent qu'il faudroit qu'en „ France il y eût des loix qui en- „ gageaſſent la Nobleſſe à faire „ le Commerce. Ce ſeroit le „ moyen d'y détruire la Nobleſ- „ ſe ſans aucune utilité pour le „ Commerce. * „

D'abord je ſuis ſurpris que ce génie trop Philoſophe pour aimer le ton dogmatique, l'ait pris en cette occaſion. S'il avoit jugé à propos de dire ſes raiſons, je tâcherois d'y répondre. Tout ce que je puis faire, c'eſt d'oppoſer autorité à autorité. M. de Vauban, autre génie, décide avec autant de confiance, qu'il faudroit permettre le commerce à la No-

* Eſprit des Loix, Tom. II. Chap. 20.

bleſſe ; * mais on ne me tient pas quitte de la queſtion : comment M. de Monteſquieu n'a-t-il pas vû cette grande convenance, cette néceſſité ? C'eſt qu'il n'eſt pas donné à un ſeul homme de tout voir. *Newton* qui avoit tout vû dans le Ciel, l'âge même du monde, n'avoit pas apperçû l'Electricité ſur la terre. Décider que permettre le commerce à la Nobleſſe Françoiſe, ce ſeroit la détruire ſans aucune utilité pour le Commerce, c'eſt parler contre ce qui arrive à Gènes, à Veniſe, en Bretagne, en Angleterre ; c'eſt dire à l'expérience qu'elle a tort, elle qui eſt la plus forte des raiſons.

Si je n'avois à parler qu'à la raiſon pour ouvrir le Commerce à la Nobleſſe, bientôt toutes les

* Syſt. de la Dixme Royale.

portes lui en ſeroient ouvertes. Mais il s'agit encore de traiter avec les préjugés : ce ſont eux qui gouvernent le monde. Le Czar *Pierre* eut plus de peine à couper la barbe aux Moſcovites qu'à en faire des hommes. Il eſt pourtant des préjugés que nous avons vaincus ; motif d'eſpérer. Nous ne croyons plus comme nos ayeux que la diſſection du corps humain ſoit un ſacrilége, ni qu'on puiſſe refuſer la ſépulture à un mort qui n'auroit point fait de legs à l'Egliſe ; nos Sénateurs pour gagner le Ciel ne ſe font plus enterrer en habit de Cordelier. L'Aſtrologie a perdu ſon crédit, les ſorciers ont diſparu, les revenans ſont devenus ridicules, les combats judiciaires ſont abolis, & nous avons renoncé au

jugement de Dieu par l'épreuve du feu & de l'eau. J'ai cité ces préjugés de Religion parce qu'ils ſont très-difficiles à ſubjuguer : la victoire eſt belle. Autre laurier ; les Nobles eux-mêmes, ſi attachés aux erreurs qui flatent leur Nobleſſe, en ont ſecoué une grande partie. Ils ne ſe piquent plus d'ignorance, ils ont abandonné le champ clos, & nos Chevaliers de toutes couleurs ne courent plus le monde en ſe battant pour leur *Dame*.

Ecoutons cependant le Préjugé, il auroit à ſe plaindre ſi on le condamnoit ſans l'avoir entendu : *L'honneur de la Nobleſſe eſt bien délicat, le Commerce ne le bleſſeroit-il point ?*

Cet honneur, quelque délicat qu'il ſoit, porte la livrée des

Grands, sert dans leurs écuries & dans leurs antichambres : un titre de Page, d'Ecuyer jette un vernis sur ces fonctions domestiques. S'il ne faut que des mots pour décorer le Commerce en faveur de la Noblesse, notre Langue en fournira ; & cela d'autant plus facilement que le Commerce ne présente rien de servile, il ne dépend que de l'Etat & de lui-même.

Ni le Marquis de Lassay, ni le Président de Montesquieu, n'ont avancé que le Commerce deshonoreroit la Noblesse. Ce langage les eût deshonorés eux-mêmes. Qui est-ce qui le tient ? Des Grands à qui tout rit, & qui se mettent peu en peine si les autres pleurent, des ames frivoles qui prennent la représentation pour l'importance, les titres & la

vanité pour l'honneur. Qui encore ? Des Chevaliers errans, plus connus aujourd'hui par l'induſtrie que par la proueſſe, poids inutiles & ſouvent dangereux des maiſons qu'ils fréquentent. Mettons-les vis-à-vis de MM. *Rouſſeau* & *Paignon* à Sedan, d'un M. de *Julienne* à Paris, ces Citoyens actifs dont la fortune en fait tant d'autres, ces nourriciers des Arts & des hommes. De quel côté eſt l'honneur, la décence, l'importance, la dignité, la vraie Nobleſſe ? Il eſt un point que j'avouerai : tant que les jeux, les plaiſirs, les folles dépenſes, le faſte, l'inutilité conſerveront un air de Nobleſſe, le Commerce ne le prendra pas. S'il joue, c'eſt après l'application ; s'il ſe livre au plaiſir, c'eſt après la pei-

ne ; s'il dépenſe, c'eſt avec ſageſſe ; s'il donne, il a payé ſes dettes ; s'il appelle chez lui les délices des Arts, ſa famille eſt pourvûe & l'ouvrier n'attend pas ſon ſalaire. Enfin s'il étale de la magnificence, comme elle n'eſt pas nourrie par l'injuſtice, point enflée par le faſte, ni le Peuple ni les Grands n'ont rien à lui reprocher. Pour l'inutilité cette idole de la bonne compagnie, il ne veut aucune ſociété avec elle.

Le Préjugé va fouiller dans les ruines de l'Antiquité, & il en ſecoue la poudre ſur le Commerce pour le ternir : *Les Egyptiens*, dit-il, *les Juifs*, *pluſieurs Républiques Grecques*, *& les Romains mépriſoient le Commerce.* Ciel ! Si nous voulions copier les Anciens en tout, nous ferions

de belles choſes ! Nous épouſerions nos ſœurs comme en Egypte ; nous répudierions, nous lapiderions nos femmes comme en Judée, nous les rendrions communes comme à Sparte, nous expoſerions, nous ferions périr nos enfans difformes avec les filles cadettes, comme dans les premiers tems de Rome, & nous couperions en morceaux un débiteur inſolvable.

Mais eſt-il bien prouvé que ces Anciens regardoient le Commerce d'un œil de mépris ? L'Egypte par ſa religion & par ſes mœurs s'éloigna d'abord de toute communication avec les Etrangers. La Judée fit auſſi un Peuple à part. Toute la terre étoit profâne pour un Egyptien & pour un Juif, profânes eux-mêmes

mêmes l'un pour l'autre : mais ce zèle ne tint pas long-tems contre les avantages du Commerce. On vit enfin les Flottes des deux Nations se disputer les richesses de l'Asie & de l'Afrique. Quant aux Grecs, il est vrai que Sparte relégua le Commerce parmi les Esclaves, affront que le Commerce partagea avec l'Agriculture & les beaux Arts. Mais je trouve les Grecs opposés aux Grecs. Athènes & Corinthe valoient bien Sparte pour donner le prix aux choses & pour les décences ; l'une & l'autre brillérent par le Commerce. Pour Rome, si elle le négligea tant qu'elle fut occupée à briser des sceptres & à verser le sang des Nations, elle l'embrassa aussi-tôt qu'elle put respirer : l'Arabie

Heureuſe attira les Citoyens Romains. (*a*) *Ce Peuple - Roi* devint un Peuple marchand : cent vingt Navires alloient tous les ans aux Indes, & en revenoient chargés de marchandiſes pour cinquante millions de Seſterces (*b*).

Qu'on ne m'objecte pas que la Loi *Claudia* défendoit le Négoce aux Patriciens, comme une choſe indécente. Certainement je ne conſeillerai pas à nos Sénateurs de joindre la balance du Commerce à celle de la Juſtice ; ils ſont occupés de reſte à maintenir l'ordre public. Mais je dirai à cette Troupe ſubalterne, qui travaille ſans ceſſe à forger des armes pour la chicane, & qui ne ſubſiſte qu'en dévorant le Ci-

(*a*) Pline, Liv. 6. Chap. XXVIII.
(*b*) Ibid. Chap. XXIII. & Strabon, Liv. 2.

foyen : Enrichiſſez - vous & faites le bien de l'Etat par une voye honête : commercez. Je ne prêcherai pas non plus à nos Guerriers qui ont déjà éprouvé leur courage, ou que des circonſtances favorables appellent à l'éprouver, de répudier l'Epée pour le Commerce : mais j'exhorterai cette Nobleſſe encore plus nombreuſe, que l'infortune condamne à l'oiſiveté, de s'aſſocier aux travaux & à la fortune des Négocians.

On a de la peine à démêler le jugement des Anciens ſur la dignité du Commerce. Les Romains, par exemple, avoient une Loi qui confondoit les femmes qui avoient une boutique de marchandiſes, avec les Eſclaves, les Cabaretiers, & les femmes

de Théatre (*c*) ; une autre Loi donnoit le titre de Citoyen Romain à l'Eſclave qui avoit fait pendant ſix ans un trafic conſidérable, pour remplir les magazins de Rome (*d*). C'étoit annoblir l'eſclave, parce qu'il avoit fait une choſe noble ; pourquoi donc flétrir la femme qui avoit une boutique ? Cicéron, en parlant du Commerce d'Economie, n'aime pas qu'un même Peuple ſoit en même tems le dominateur & le facteur de l'Univers (*e*). Et ailleurs il loue le Commerce en gros (*f*) : comme ſi le Commerce d'Econo-

(*c*) Leg. 5. de naturalibus Liberis.

(*d*) Ulpian. Sueton, in Claudio.

(*e*) Nolo eumdem populum Imperatorem & portitorem eſſe terrarum.

(*f*) Lib. 1. de Officiis.

mie ne préſentoit pas d'auſſi grands objets que celui de luxe. Ce n'eſt pas de Rome, au tems de Cicéron, qu'il faut prendre le ton dans cette matière ; une Ville où l'on n'étoit occupé que d'élections, de brigues & de procès, un Etat qui ne vouloit dominer que par les armes, s'aveugloit aiſément ſur l'importance & la dignité du Commerce.

En toute diſcuſſion il eſt eſſentiel de diſtinguer les tems. Il y a des poſitions où les plus grands génies ne tournent pas la tête d'un certain côté. Céſar & Charlemagne, éblouis par les conquêtes, ne voyoient pas le Commerce ; & du changement des conjonctures naiſſent les différentes idées.

Parmi les Juifs, David avoit dit : *Parce que je n'ai pas connu le Commerce, j'entrerai dans les grandeurs de Dieu.* Salomon, le plus ſage des hommes, & le Saint Roi Joſaphat penſérent qu'on pouvoit y entrer en envoyant des Flotes marchandes ſur la Mer Rouge. Le Prophète Ezéchiel reproche à la Ville de Tyr de s'être ſouillée par le Commerce (*g*). Iſaie l'éléve au-deſſus de toutes les Villes : *C'eſt la Reine de la mer, ſes Négocians ſont Princes, & ſes Correſpondans les Grands de la terre* (*h*).

Le Chriſtianiſme naiſſant a eu

(*g*) In multitudine Negociationis tuæ repleta ſunt interiora tua iniquitate. *Cap.* 28.

(*h*) Quis cogitavit hoc ſuper Tyrum quondam coronatam, cujus negociatores Principes, Inſtitores ejus inclyti terræ ? *Cap.* 23.

des Docteurs qui ont laissé au Commerce l'honneur dont il jouissoit ; d'autres qui l'ont flétri. S. Chrysostôme, la foudre de l'anathème à la main, décide sans façon : *Qu'un marchand peut à peine, ne peut jamais plaire à Dieu ; d'où il conclud qu'aucun Chrétien ne doit être marchand, ou s'il veut l'être, qu'on le chasse de l'Eglise* (*i*). Si on eût suivi son conseil, Constantinople & le Saint périssoient par la famine.

Parmi les Modernes on ne trouve pas plus d'harmonie dans les sentimens. *Bodin* (*l*) & *Tiraqueau* (*m*), interdisent le Commerce à la Noblesse ; *Balde* l'y exhorte comme à une chose uti-

(*i*) In 2. parte homil. in Matth. 21.

(*l*) Lib. 5. Reipubl.

(*m*) Cap. 23.

le & convenable (*n*). Qu'on propoſe la queſtion à l'Italie, au Danemark, à l'Angleterre, à la Hollande, les Nobles eux-mêmes la décident en faveur du Commerce, tandis que l'Allemand & le Polonois crient à l'indécence. Le Chevalier de la Roque, qui rapporte ce conflit d'opinions dans un Traité fait exprès pour aſſurer l'honneur & les prérogatives de la Nobleſſe, ſe déclare hautement pour l'engager dans le Commerce.

Nobleſſe Françoiſe ! oſez penſer par vous-même ; ou ſi vous voulez vous décider par autrui, décidez-vous par les faits. *Solon* valoit bien un Gentilhomme de Beauce ou de Picardie. Il deſcendoit

(*n*) In rubricis de Clericis peregrin.

cendoit de Codrus dernier Roi d'Athènes, & avant que de donner des Loix aux Athéniens, il rétablit sa fortune par le Commerce (*o*) : „ En ce tems-là, dit „ Plutarque (*p*), il n'y avoit ni „ travail des mains qui fût honteux, ni art, ni métier qui „ mît de la différence entre les „ hommes ; la marchandise surtout étoit honorable, parce „ qu'elle ouvre le commerce „ avec les Nations barbares, „ qu'elle donne le moyen de „ faire amitié & alliance avec les „ Rois, & qu'elle instruit d'une infinité de choses qu'on „ ignoreroit sans elle. „ Je ne sai si *Protus* avoit des lettres de Noblesse ; ce Marchand eut l'au-

(*o*) Plutarque, vie de Solon.
(*p*) Ibid.

dace de fonder Marſeille qui depuis tant de ſiécles contribue à nous enrichir (*q*). *Caton* le Cenſeur étoit certainement de bonne maiſon ; des Rois avoient imploré ſa protection avant même qu'il fût Conſul. On connoît d'ailleurs ſon auſtère délicateſſe ſur la vertu & ſur l'honneur. Eh bien ! il avoit augmenté ſon patrimoine par le Commerce (*r*). Je ne parle ni d'*Hippocrate* le Mathématicien, ni du ſage *Thalès*, ni du divin *Platon*, qui tous trois ont commercé (*ſ*). Il n'eſt pas étonnant que des Philoſophes, des Sages n'aient rien ſoupçonné de deshonorant dans une profeſſion ſi ho-

(*q*) Plutarque, vie de Solon.
(*r*) Idem, vie de Caton.
(*ſ*) Idem, vie de Solon.

nête. Mais Rome me rappelle. Que vois-je ? *Pertinax*, vous faites le Commerce (*t*), & bientôt vous porterez la Couronne Impériale ! L'Empereur Caracalla n'avoit pas exercé le Négoce, mais il distinguoit les Négocians ; il leur en donna une preuve bien marquée dans le massacre d'Alexandrie : tout passoit au fil de l'épée, Nobles, Prêtres, Magistrats & Guerriers ; il épargna les Marchands.

Ouvrez les Archives du monde, & vous trouverez que le Commerce a été en honneur chez toutes les Nations dans leur beau siécle : en Egypte sous Ptolémée Philadelphe, en Judée sous Salomon, à Athènes

(*t*) Hist. du Comm. des Anciens par M. Huet. *Chap.* LVII.

ſous Périclès, à Carthage ſous Hannon, à Florence ſous Coſme de Medicis, dans la Grande-Bretagne ſous Eliſabeth, en Hollande ſous les étendarts de la liberté, en Ruſſie ſous Pierre le Grand. Il y a long-tems que dans votre propre Nation dont vous craignez imprudemment la cenſure, on vous invite à commercer.

En 1614 nos Etats-Généraux qui avoient les yeux toujours ouverts ſur le bien public, propoſérent à la Nobleſſe d'équiper des Navires, de s'exercer dans la marine, & de faire le grand trafic. La Nation en corps auroit-elle propoſé une indécence à un Ordre auſſi reſpectable, & qui le ſeroit bien plus, ſi laiſſant le préjugé, il vouloit mériter

nos reſpects à plus d'un titre. Depuis cette époque nos Rois n'ont ceſſé d'entretenir cette première chaleur. La route eſt frayée, pourquoi reculez-vous ? Ces Négocians qui paſſérent en Eſpagne ſous la conduite du Connétable du Gueſclin, pour combattre Pierre le Cruel, étoient Gentilshommes ; l'Hiſtoire les nomme *Cavaliers Mercadiers*. Jacques Cœur qui humilia la Maiſon de Bourgogne, qui aſſura la Couronne de France au légitime héritier, qui fit une ſi grande figure dans la Cour de Charles VII. & en Europe, étoit infiniment plus grand par la grandeur de ſon Commerce, que par ſa qualité de Baron. Celui qui fit le premier Etabliſſement ſolide dans l'Acadie, au-

jourd'hui nouvelle Ecoſſe, qui jetta les fondemens de Port-Royal, à préſent Annapolis, édifice de Commerce qu'il ne comptoit pas élever pour les Anglois, *Pierre de Monts* étoit Gentilhomme de la Chambre d'Henri IV. S'il ſe fût contenté de cet honneur, l'Hiſtoire ne conſerveroit pas ſon nom, non plus que celui de ſon ſucceſſeur *Poitrincourt*, autre Gentilhomme qui pouſſa le Commerce avec une vigueur encore plus grande, en gagnant les cœurs des Sauvages. Je connois tous les égards qui ſont dûs à la Nobleſſe. Je me garderai bien, dans un cercle, de ſaluer l'homme de Lettres avant le Marquis; mais on me pardonnera d'adreſſer au premier ma ſeconde révérence: les Lettres

ont donc auſſi une conſidération avouée. Un jeune homme dont elles connoiſſoient l'eſprit, & qu'elles appelloient dans leur temple pour le placer à côté de ſon pere & de ſon ayeul, n'a pas cru dégénérer, ni ternir un beau nom, en le portant dans le Commerce. Nous aurions peut-être profité de ſes ſuccès ; mais une convulſion de la Nature, après avoir détruit Lisbonne & menacé Cadix, a englouti le petit-fils du grand Racine. Les Lettres & le Commerce ont pleuré ſur ſon tombeau.

Je laiſſe les particuliers pour préſenter des Villes & des Provinces. La Nobleſſe de Marſeille, de Normandie & de Bretagne couroit déja les mers ſous le régne de Charles IX. qui ap-

plaudiſſoit à leur négoce & le favoriſoit par des Lettres-Patentes de l'an 1566. Penſez-vous qu'un Gentilhomme Provençal, Breton ou Normand ne connoiſſe pas l'honneur auſſi-bien que vous?

Mais oublié-je que vous commercez déja ſans vous en appercevoir? Petit Commerce à la vérité, tandis qu'un grand vous révolte. Vous trafiquez de votre bled, de votre vin, de vos troupeaux. Eh! qu'importe ſi vous tirez de votre propre crû, ou ſi vous achetez pour vendre? Et au fonds qui eſt-ce qui ne commerce pas? Scipion le deſtructeur de Carthage ſe vantoit de n'avoir jamais acheté ni vendu: j'aimerois mieux qu'il eût pu s'applaudir de n'être pas entré dans la perfidie du Sénat Romain en-

vers les Carthaginois. Le Commerce eſt l'ame de toute ſociété. L'Orateur vend ſon éloquence, l'Auteur ſon eſprit, le Guerrier ſon ſang, l'homme d'Etat ſes lumières. Le Gentilhomme qui n'auroit rien de tout cela à mettre dans le Commerce, trafiqueroit du fruit de nos Arts & de nos Manufactures. Il vend déja de la laine crûe, il la vendroit manufacturée.

Eh quoi! nous verrions donc des Gentilshommes peſer, meſurer dans une boutique? Vaut-il mieux les voir ramper ſur un petit Fief dans une végétation obſcure, dans une oiſiveté mépriſable, dans une léthargie auſſi funeſte à leur famille qu'à l'Etat? Vous redoutez un petit Commerce, parce que vous êtes Noble.

Mais qui vous dit de renfermer votre activité, votre fortune dans de petits détails ? La mer vous offre un champ plus vaſte que votre ambition : point de Peuple qui ne vous préſente des richeſſes ; & votre Patrie, auſſi-bien que votre famille, ouvrent leur ſein pour les recevoir. Regretterez-vous le gouvernement d'une baſſe-cour, quand vous donnerez des ordres pour le Caire & pour Surate ? Commencez ſeulement; un Commerce mène à l'autre ; le petit au médiocre, le médiocre au grand. Coſme de Médicis que Florence appella ſon père & ſon libérateur, Coſme le Grand, Coſme le Commerçant ne fit pas tout à coup ſa fortune & celle de ſa Patrie. Il oublia qu'il étoit Noble, & la poſtérité

le vantera toujours, tandis qu'elle ſe taira ſur des Souverains qui ont porté ſon nom : il n'eſt pas donné à tous d'arriver par le Commerce à tant de grandeur & de gloire, mais on peut être beaucoup en reſtant au-deſſous de lui.

La gloire, cette paſſion des belles ames, ce reſſort des grandes actions, n'eſt pas toujours bien entendue. La Nobleſſe eſt faite pour la gloire. C'eſt une leçon qu'on lui donne au berceau. Le Préjugé ſe tient à ce point de vûe & il demande avec dédain, s'il y a de la gloire dans le Commerce ?

Et moi je demande à mon tour. Y a-t-il de la gloire à tirer parti des avantages de ſon pays, à mettre les hommes en action,

& les terres en valeur, à faire circuler l'argent dans le corps de l'Etat, à établir le crédit public, & à pouſſer la fortune du Royaume dans un Monde que la Nature vouloit nous cacher ? Ces Colonies Américaines qui font vivre tant d'hommes en occupant tant de Vaiſſeaux, qui nous rendent au centuple ce que nous leur portons, qui plantent tandis que nous manufacturons, qui forment une nouvelle France pour enrichir l'ancienne ; à qui les devons-nous ? A des Marchands qui en ont fait les premiéres découvertes, qui en ont examiné les Productions, qui ont interrogé les beſoins de l'Amérique & les nôtres, qui ont conquis les Naturels du pays par la douceur & les appâs du Commerce. La force n'eſt

venue qu'après : telle eſt la ſcience du Commerce.

Y a-t-il de la gloire à s'y livrer ? Y en a-t-il à procurer des Alliés à ſa Patrie ? Sans argent point d'Alliés, & ſans commerce point d'argent. La Hollande trouvera toujours des Alliés, parce qu'elle a un grand Commerce.

L'Angleterre par la même raiſon en éveillera par-tout, dût-elle les appeller des climats les plus reculés. Nous avons vû les Ruſſes, il n'y a pas long-tems, s'avancer vers le Rhin pour nous combattre, & dans la criſe préſente ils préparent déja leurs armes. Mais ne trouverions-nous pas nos vrais Alliés dans un grand nombre de Commerçans que la Nobleſſe augmenteroit,

fortifieroit de ſes fonds & de ſes talens. Avec une Marine marchande, & une Marine guerriere, pouſſées l'une & l'autre au plus haut degré, & s'excitant mutuellement pour le bien public, nous pourrions peut-être nous ſuffire à nous-mêmes.

Y a-t-il de la gloire dans le Commerce? Y en a-t-il à défendre ſa Patrie? L'Egypte arrêta l'ardeur, la fougue, l'impétuoſité des Croiſés par les forces que lui avoit donné le Commerce. Faut-il rappeller ici les malheurs, l'épuiſement, la conſternation de la France en 1710, la hauteur inflexible de nos ennemis aux Conférences de Gertruidemberg, & l'humiliation d'un grand Roi qui avoit tant de fois réglé le deſtin de l'Europe?

Les Négocians *de Saint Malo* ramenérent leurs Vaiſſeaux du Pérou ; & avec trente-deux millions la France reprit des forces qui rappellerent enfin la victoire & la paix. Quand la Nobleſſe aura de pareils tréſors, elle en fera ſans doute un uſage auſſi beau. Ville qu'on aſſiège ! Couronne qui chancelez ! votre ſort n'eſt pas déſeſpéré ſi le Commerce eſt pour vous. Le Prince Eugène délivra Turin & nous battit avec l'argent que lui prêtérent des Marchands Anglois. Et dans la derniére guerre cette Reine que tant d'orages menaçoient, cette Reine qui devoit tomber avant que de combattre, comment s'eſt-elle ſoutenue, ſi ce n'eſt par le Commerce de l'Angleterre & de la Hollande ?

Les armées de terre & de mer qui volérent à ſon ſecours, marchoient ſous les étendarts du Commerce.

Y a-t-il de la gloire dans le Commerce ? y en a-t-il à faire des conquêtes. Nous n'avons ſenti que ſous le Miniſtère de Colbert l'importance extrême du Commerce. Louis XIV. conquit le Rouſſillon, la Franche-Comté, l'Alſace, une partie de la Flandre & le Royaume d'Eſpagne par l'argent que lui fournit le Commerce. Charles VIII. Louis XII. & François I. auroient conſervé leurs conquêtes en Italie s'ils avoient eu des vaiſſeaux toujours prêts à prendre la mer, & ils auroient eu des vaiſſeaux s'ils avoient ambitioné un grand Commerce. Mais la faim

des

des conquêtes & de l'agrandiſſement nous dévore-t-elle encore ? Nous ſommes aſſez grands, il s'agit de nous peupler, de cultiver nos terres, de lever des tributs par notre induſtrie ſur l'ancien & le nouveau Monde, de nous enrichir pour être heureux. Quoi, toujours du ſang, des horreurs, de l'épuiſement & des larmes ! Que la gloire ſe repoſe ſi elle ne ſert qu'à notre malheur !

Y a-t-il de la gloire dans le Commerce ? Y en a-t-il à revêtir un corps politique de toute la force qu'il eſt capable de recevoir ? La Hollande devenue plus commerçante vers le milieu du dernier ſiécle fit conſtruire en deux ans de tems ſoixante-deux gros vaiſſeaux de guerre dans le feu même de la guerre. Si Louis

XIV. n'avoit eu que les trente millions de revenu dont jouiſſoit ſon Prédéceſſeur, auroit-il pu élever tant de fortereſſes, créer une marine formidable, entretenir des armées ſi nombreuſes ? Le Commerce lui ouvrit ſes tréſors & avec cent quarante millions il en impoſa à toute l'Europe.

Il n'eſt point d'Etat qui ne regarde avec paſſion le ſommet de la puiſſance ; & ſi c'eſt une gloire de l'y placer, le Commerce eſt bien glorieux. Les Athéniens n'abbatirent les forces maritimes de la Syrie, de l'Iſle de Chypre & de la Phénicie, n'obtinrent l'Empire de la mer, ne donnérent la Loi aux grands Rois de Perſe, ne prirent la ſupériorité ſur la Grèce-même, qu'en s'ap-

puyant ſur le Commerce. Hannon ſavoit bien ce qu'il faiſoit lorſque dans une Négociation avec les Romains qui prenoient des idées de Commerce, il leur déclara que Carthage ne ſouffriroit pas ſeulement qu'ils ſe lavâſſent les mains dans les mers de Sicile. Auroit-on imaginé il y a deux ſiécles que l'Angleterre fût devenue aſſez puiſſante pour envoyer en 1723 trois Flottes à la fois en trois extrémités du monde: l'une devant Gibraltar conquiſe par ſes armes, l'autre à Portobelo pour ôter au Roi d'Eſpagne la jouiſſance des tréſors des Indes, & la troiſiéme dans la mer Baltique pour empêcher les Couronnes du Nord de ſe battre. " Un „ tems viendra, diſoit un Miniſtre „ de la Reine Anne, où l'on n'oſe-

„ ra tirer en Europe un coup de „ canon ſans la permiſſion de „ l'Angleterre. „ L'Europe croit fort peu à cette orgueilleuſe prophétie : mais à qui eſt-ce à deſabuſer l'Angleterre même, ſi ce n'eſt à nous ? Cet argent que notre luxe convertit en Vaiſſelle, celui qui croupit dans les coffres, changeons-le en Vaiſſeaux pour ſe régénérer au centuple, & pour nous élever au degré de puiſſance que nous cherchons. La Nobleſſe Commerçante en partagera la gloire avec la Nobleſſe Guerrière.

L'Argent, ce tyran du monde, a bien étendu ſon empire depuis l'uſage de la poudre à canon & des armes à feu. La guerre eſt devenue une dépenſe d'argent plutôt qu'une dépenſe d'hom-

mes. Des Puiſſances formidables ſe livrent de grandes batailles qui coutent peu de ſang, toujours trop ſi l'homme n'avoit pas pris la nature du tigre ; mais enfin puiſqu'on a mis au rang des vertus l'honneur d'exterminer ſes ſemblables, on ne s'arme pas ſans des ſommes immenſes ; & comme le Commerce eſt la ſource des richeſſes, toute l'Europe en fait ſon objet capital.

Au XIVe. ſiécle Gènes & Veniſe paroiſſoient les deux ſeuls Etats compoſés d'Etres penſans & calculans. Leur activité & leur induſtrie abſorboient tout l'argent pendant que la France & l'Angleterre livrées à un faux point d'honneur ſe repaiſſoient d'illuſtres chimères. Ce n'étoit qu'en Italie qu'on trouvoit alors des

Puiſſances maritimes ; le tems en a montré d'autres. Dès qu'il a fallu une ſupériorité d'argent, on a cherché une ſupériorité de Commerce. La Suède, le Danemark & Naples qui n'y penſoient pas, il y a 20 ans, y ont fait plus de progrès que nous depuis la mort de Colbert. La Moſcovie qui n'avoit pas un Vaiſſeau avant le règne de Pierre le Grand, compte des Flotes nombreuſes. Le Roi de Pruſſe en perfectionnant la diſcipline Militaire, en dictant de nouvelles Loix, en appellant les Arts, les Sciences & les Génies dans ſes Etats, en voyant tout avec les yeux de Solon & de Périclès, arrête ſes regards ſur le Commerce : qui ſait ce qu'il deviendra dans de telles mains ? L'Eſpa-

gne même qui s'endormoit ſur ſes mines, s'éveille & ſecoue ſa pareſſe pour devenir marchande.

Notre ſommeil eſt bien profond, s'il n'eſt pas troublé par le bruit du Commerce de nos Rivaux naturels. On nous attaque avec des colonnes d'argent; oppoſons les mêmes armes. Le fer dans les premiers tems du monde a ſoumis les Nations, aujourd'hui c'eſt l'or. L'or à la main, on nous cherche des ennemis dans des climats où la Nature ne nous en donna point : montrons une plus grande quantité de ce métal, & nous tournerons ces ennemis factices de notre côté.

Une autre conſidération bien importante c'eſt que déſormais les guerres maritimes devien-

dront plus fréquentes : or elles ne peuvent ſe faire qu'à force d'argent. Sur la mer les troupes ne ſubſiſtent ni par le pillage, ni par les contributions, ni par quartiers d'hivers dans le pays ennemi. Sans un grand Commerce comment avoir une Marine aſſez puiſſante pour ſe faire reſpecter ? Nous nous ſouvenons avec douleur que dans nos derniers combats la mer flétrit les lauriers que nous avions moiſſonnés ſur terre. Ne cherchons pas à nous en impoſer à nous-mêmes. Un mal déguiſé devient plus dangereux. Nos Orateurs, nos Poëtes ont vanté la modération du Roi dans la derniére paix. Le premier qui l'a dit, a eu mille échos dans la Capitale & les Provinces. La fiction étoit-

elle

elle donc néceſſaire pour louer un Héros? Il eſt aſſez grand par trois batailles gagnées & tant de Villes priſes ; il eſt encore plus grand parce qu'il nous aime. Le Cap-Breton étoit pris, toutes nos Colonies ménacées ; notre Marine, ſi elle méritoit ce nom, fatiguée, accablée ; notre Commerce périſſoit. La paix devint néceſſaire, la ſageſſe la fit. On combat pendant bien des années, les ſuccès paſſent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; mais à la fin, la Nation qui a le plus d'argent, c'eſt-à-dire, plus de Commerce, ſe procure la victoire, quoi qu'il puiſſe arriver.

L'Europe doit peut-être s'applaudir de ce que le Deſpotiſme n'a pas encore permis à l'eſprit de Commerce de gagner la Tur-

quie. Ce que la Turquie poſſéde en Europe l'égale à ſes voiſins les plus puiſſans. Elle a de plus la Syrie, l'Egypte, l'Aſie mineure, c'eſt un monde. Ses armées pourroient reſſembler pour le nombre à celles des anciens Rois de Perſe, ſes ſoldats ſont aguerris & même diſciplinés par un Chrétien que ſa Patrie mécontenta. Un reſte d'intolérance Judaïque & un Dogme de Prédeſtination les pouſſe en furieux contre une mort inévitable. Si la Turquie avoit du Commerce, ſi elle avoit des Flotes proportionnées à la grandeur de ſes poſſeſſions & autant d'argent que d'hommes, l'Europe ſeroit en danger. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que le Commerce ſe fait redouter. Lorſque l'Empereur

Charles VI. gagna la bataille de Bellegrade, l'Europe ne fut point allarmée des conquêtes qui pouvoient ſuivre; mais quand il voulut établir la Compagnie d'Oſtende on le menaça de toutes parts, parce qu'on craignoit la force que le Commerce pouvoit lui donner. Sentons-nous bien toute l'énergie de cette phraſe qui étoit déja dans la bouche de nos Pères? *Le Commerce eſt le nerf de l'Etat*. Peut-être l'a-t-on dit trop tôt: mais aujourd'hui la maxime a toute ſon application & ſon étendue; c'eſt-à-dire, que le Commerce eſt non-ſeulement la vie des Peuples, mais encore la ſanté de l'Etat; c'eſt-à-dire, qu'une Nation qui le feroit ſeule ſubjugueroit toutes les autres; c'eſt-à-dire, que la balance du

Commerce & la balance du Pouvoir n'en font plus qu'une.

Oui, oui, pour peu qu'on réfléchiſſe ſur le ſyſtême actuel de l'Europe, on s'apperçoit aiſément que le Commerce eſt devenu l'ame des intérêts politiques, & de l'équilibre des Puiſſances. Ce n'eſt plus une affaire de particuliers, c'eſt une ſcience d'Etat. Il eſt bien annobli, puiſqu'il eſt la baſe de la grandeur des Rois & du bonheur des Peuples.

Et on demande avec orgueil, s'il y a de la gloire dans le Commerce, & ſi la Nobleſſe peut s'en occuper décemment! Le Commerce doit ſe conſoler de cette queſtion que l'ignorance propoſe; ignorance qui demande également ſi un homme de qualité peut, ſans manquer à ſes titres, s'aſſeoir

ſur les Fleurs-de-Lys pour juger les Citoyens. Cet homme titré, en comptant ſes ayeux, ſans compter leurs vertus, a grand ſoin d'écarter la Robe, & de les chercher tous dans l'Epée. O Nation la plus aimable, quand ſerez-vous la plus ſage ! Noble d'Epée ! ce n'eſt pas mon intention d'obſcurcir votre éclat : vous avez défendu un poſte, raſſemblé les débris d'une Compagnie, enfoncé un Bataillon ennemi, voilà de la gloire. Mais ſi pendant ce tems-là votre Cadet à travers les flots de la mer nous apporte du bled dans une diſette, ou s'il fouille une mine qui enrichit une Province, qu'avez-vous au-deſſus de lui ? Il vous laiſſe votre Nobleſſe, n'ôtez rien de la ſienne. Cette Nobleſſe

d'Epée à laquelle vous ſacrifiez tout, pourquoi vous eſt-elle ſi précieuſe ? c'eſt apparemment parce qu'elle eſt le prix des travaux, des dangers & du ſang. Il eſt beau ſans doute de ſouffrir & de mourir pour la Patrie : mais pènſez-vous que le commerce n'ait pas ſes travaux, ſes dangers, ſes combats ? Si celui qui s'exerce paiſiblement dans le ſein de nos Villes n'offre rien à votre courage, jettez-vous dans le commerce maritime, c'eſt le plus intéreſſant pour la Nation. Vous y trouverez des écueils, des tempêtes, des Pyrates, & en guerre ouverte, un ſang plus noble à répandre : Voilà de l'aliment pour votre valeur. La terre ne vous en offrira jamais tant. combien d'épées ne ſont pas

encore ſorties & ne ſortiront pas du fourreau ? Un Marin, un Négociant Armateur eſt l'homme de toutes les ſaiſons, de tous les climats & de tous les hazards, toujours aux priſes avec les fatigues & la mort.

D'autres Commerçans ſe contenteront de donner des ordres du fond de leur cabinet à S. Domingue & à Québec pour le bonheur de la France. Si pour arriver à la gloire il étoit abſolument néceſſaire de répandre du ſang, il faudroit chaſſer de ſon Temple les Seguier, les Davaux, les Colbert. Celui-ci fit plus de bien au Royaume, en créant le Commerce, qu'il ne lui en eût fait en gagnant dix batailles. C'étoit de la gloire, ſi je ne me trompe.

Il me ſemble que je raiſonne ; que je lie des idées. La Nobleſſe en coupe le fil. *Que deviendroient nos priviléges, ſi nous commercions?* Ce qu'ils deviendroient ? Ce qu'ils ſont ; & pourquoi ne les conſerveriez-vous pas ? Vous pourriez comme auparavant afficher des Armoiries & murmurer contre les Bourgeois qui en prennent ; parler de vos ancêtres à ceux qui ne vous queſtionent pas ; conſerver religieuſement cette premiere ſyllabe en hors d'œuvre qui allonge votre nom ; ceindre l'épée comme tout le monde ; propoſer ou accepter un duel ; maintenir votre exemption de la Taille, à condition de payer ſous un autre nom, prendre le Froc ou la Guimpe ſelon votre ſexe, dans des Cloîtres no-

bles, pour faire votre salut en gens de Condition ; chasser sans ménagement sur les moissons des cultivateurs ; battre, assommer ces bonnes gens, & en cas de besoin être décapités au lieu de périr bourgeoisement par la corde. On pourroit même faire revivre certains priviléges que vous avez laissé perdre : celui d'acquérir plus de science en moins de tems dans les Universités, celui de tirer de l'arquebuse ; celui de marcher toujours botté à l'exclusion du vilain, & plusieurs autres qu'il seroit trop long de citer.

Mais vous me criez d'un ton plus haut : Ouvrez les yeux & vous verrez la barriere que la Loi a élevée entre le Commerce & nous. *Le Commerce déroge à la Noblesse.*

Les Egyptiens n'eurent pas assez de génie, ni les Athéniens assez d'esprit pour faire cette découverte ; & à Rome, lorsque Tarquin l'Ancien monta sur le Trône, on ne s'avisa pas de lui reprocher qu'il étoit fils d'un Marchand de Corinthe. Et Florence encore, à quoi pensoit-elle au moment que Cosme de Medicis prit le Gouvernement de la République ? Elle oublia de lui dire que sa Noblesse s'étoit altérée dans le Commerce. J'ai recherché l'origine de cette Loi, & je l'ai trouvée dans un ouvrage immortel *, où l'on trouve les semences de tout. Les Romains de qui nous tenons tant de choses bonnes & mauvaises, négligérent le Commerce & l'hono-

* L'Esprit des Loix, Tom. 2.

rérent peu. Un Peuple qui avoit toujours les armes à la main & qui s'enrichiſſoit aſſez des dépouilles de l'Univers, n'avoit pas beſoin du Commerce, qui fut encore plus avili après l'invaſion de l'Empire Romain. Les Barbares, dont les Francs nos ayeux faiſoient partié, ne le regarderent d'abord que comme un objet de leur brigandage, & quand ils furent établis ils le traitérent avec autant de mépris que l'Agriculture : vint encore un autre fléau : les Théologiens, qu'on croyoit alors ſur leur parole, s'infatuérent de la Philoſophie d'Ariſtote, y prirent leur doctrine ſur le Prêt à interêt, qu'ils confondirent avec l'Uſure, & le condamnérent. Par-là le Commerce qui n'étoit que la profeſſion des

gens vils, devint encore celle des mal-honnêtes gens, & il fut totalement abandonné aux Juifs, nation pour lors couverte d'infamie. Il n'en falloit pas tant pour humilier le Commerce & pour persuader qu'il dérogeoit à la Noblesse : on en fit une Loi. On en avoit bien fait une qui déclaroit infâme un Gentilhomme qui auroit refusé le duel ordonné par le Juge pour se justifier d'une accusation vraie ou fausse. * Le même point d'honneur mal entendu a enfanté la Loi de dérogeance par le Commerce. J'en admire la bizarrerie.

Le Financier qui fait un Commerce d'argent conserve sa Noblesse pure & sans tache, c'est-à-dire, qu'un Commerce qui appau-

* Beaumanoir. *Chap.* 64.

vrit l'Etat, eſt préféré à celui qui l'enrichit. Nos Gentilshommes peuvent imiter impunément les Chevaliers Romains qui devinrent les Fermiers-Généraux de la République ; qui ſait même, à la tournure que prennent les choſes, ſi les Grands du Royaume ne ſeront pas un jour les plus grands Publicains ? La contradiction ſe gliſſe aſſez naturellement dans une mauvaiſe Loi. Un Gentilhomme peut faire & vendre du verre, & il ne pourra pas nous ouvrir un magazin de draps ! Il aura la liberté de faire des tableaux & des ſtatues pour de l'argent, & il lui ſera défendu de trafiquer en couleurs ou en marbre ! Il y a même une opinion aſſez répandue, qui, toute fauſſe qu'elle eſt, met au grand jour l'in-

conſéquence des idées. Bien des gens croyent que ces gens de livrée ſi multipliés dans les maiſons des Grands, au préjudice des terres, ne dérogeroient pas s'ils étoient Nobles. Quoi ! l'eſclave conſerveroit ſa Nobleſſe au milieu des ſervices les plus vils, & l'homme libre la perdroit dans l'indépendance & l'honêteté du Commerce ? Laiſſons cet uſage à la Pologne & aux Barbares.

Quiconque eſt étonné des ſotiſes des hommes, ne les connoît pas. Les Nations ont mépriſé tantôt une profeſſion, tantôt l'autre, ſelon l'impulſion de leurs préjugés ou de leur religion. Les Juifs reprochoient au Fils de Dieu d'avoir mangé avec des Publicains : ce reproche auroit bien mauvaiſe grace parmi nous.

Ces mêmes Juifs avoient en horreur la Peinture & la Statuaire. Les Babyloniens (*a*) & les Arcadiens (*b*) décrioient la Médecine. Platon banniſſoit la Poëſie de ſa République. Rome ſous Domitien chaſſa les Mathématiques & la Philoſophie. Le Commerce a eu ſon tour ; l'Agriculture même qui étoit en ſi grand honneur chez les anciens Romains lorſqu'on paſſoit de la charue à la tête des armées, & du triomphe à la charue (*c*), comment eſt-elle regardée chez leurs ſucceſſeurs ? Du même œil qu'ils regardent les Lauriers, ils chantent. Et nous-mêmes comment la

(*a*) Herodote, Liv. 1.

(*b*) Plin. Liv. 25.

(*c*) Gaudente terrâ vomere Laureato & triumphali Aratore. *Plin. Lib.* 18. *Cap.* 23.

voyons-nous ? Ceux qui nous donnent du pain ſont écraſés comme des inſectes. Cependant la Loi de dérogeance, j'ignore par quel bonheur, a épargné l'Agriculture, tandis qu'elle a frappé le Commerce. Eſt-il bien vrai, *Monſieur de Servan*, que malgré vos Armoiries & votre qualité d'Ecuyer, vous prenez couleur dans une Manufacture naiſſante au Puy-en-Velay ? Eſt-il bien vrai que dans cet hôtel de Commerce honoré des armes & de la livrée du Roi, vous paſſerez vos jours dans des travaux & des productions continuelles ? Vous allez donc former un grand nombre d'ouvriers, occuper & nourrir quantité de pauvres familles, répandre de l'argent dans une Province peu fortunée, augmen-

ter la masse des richesses publiques : si avec tout cela vous dérogez à votre Noblesse, comment faut-il faire pour la conserver, ou pour l'acquérir ?

Mais enfin cette Loi singuliére & gothique de dérogeance, pourquoi notre imagination la pousse-t-elle au-delà de ses bornes ? Nos Rois en ayant reconnu l'abus se sont appliqués, sinon à l'anéantir, du moins à la modifier. Charles IX. avant qu'il eût souillé ses mains dans le sang de ses sujets, signa des Lettres-Patentes (1556) par lesquelles il permettoit le commerce maritime aux Nobles de Marseille, de Rouen & de Bretagne. Henri IV. dont on pleurera la mort tant qu'il y aura des François, perfectiona ces heureux commen-

cemens. Louis XIII. dont la juſtice s'indignoit ſans doute contre la Loi qui flétriſſoit le commerce, donna une Ordonnance (1629) conçûe en ces termes : *Et pour convier nos ſujets de quelque qualité & condition qu'ils ſoient de s'adonner au Commerce & Trafic par Mer, & faire connoître que notre intention eſt de relever & de faire honorer ceux qui s'y occuperont, Nous ordonnons que tous Gentilshommes qui par eux ou par perſonnes interpoſées entreront en part & ſocieté des vaiſſeaux, denrées, & marchandiſes d'iceux, ne dérogeront point à la Nobleſſe.* Enfin Louis XIV. l'Auguſte Moderne conſacre le même zèle dans un Edit ſolemnel (1669) : le préambule en eſt remarquable. Ce Prince qui ambitionnoit tous les

ſuccès & toutes les gloires, regarde le préjugé d'un œil de maître & de pére, il ſe plaint de ce que malgré les Ordonnances de ſes prédéceſſeurs ſur le Commerce & l'eſtime qu'ils lui ont marquée, ſes ſujets croyent encore à la dérogeance. Il veut effacer entiérement les reſtes d'une opinion Barbare qui l'afflige ſenſiblement, parce qu'elle détruit le bien public ; il montre la mer à ſa Nobleſſe, & il lui dit : Commercez. . . . Et cette Nobleſſe, attachée opiniatrément à un petit morceau de terre qu'elle arroſe trop ſouvent de ſes pleurs dans l'intérieur du Royaume, ſait à peine de quel côté la mer nous touche ! Ces anciens Gaulois dont le ſang coule dans nos veines, ne nous ont pas tranſmis

ces erreurs. Céſar dans ſes Commentaires, vante beaucoup leur Commerce & leur Marine, des Neuſtriens ſur-tout, tandis que les Inſulaires de la Grande-Bretagne n'avoient que de petits Canots d'oſier pour naviguer le long de leurs côtes. Ces petits Canots ſe ſont changés en Citadelles flotantes qui voguent de l'un à l'autre Pôle. En ce tems-là, avant que les Francs ſortis de la Germanie euſſent apporté d'autres idées, le Commerce ne gâtoit pas le ſang. Le Noble comme le Roturier commerçoit; & c'étoit un titre pour les charges & les emplois. Pourquoi ce titre s'eſt-il perdu? Un Négociant qui a bien ſaiſi & pratiqué toute la ſcience du Commerce, qui en a fouillé tout l'or, connoît la diſ-

position des Mers, des Côtes & des Provinces, la longueur ou la brieveté des trajets, les dangers des routes, les besoins & les interêts Nationaux, les mœurs & les coutumes des Peuples, les productions locales, les apprêts & les échanges de toutes les matières d'usage, la valeur des monnoyes respectives, les variations du Change, les ressorts du crédit public & la juste mesure de la circulation de l'or dans les veines de l'Etat. Cet homme ne respire que pour s'appliquer, méditer, combiner. Pour qui seront les emplois ? Les donnera-t-on à un Noble indigent qui a craint de s'avilir en acquérant tant de mérite ? Le préjugé est déja vaincu dans nos Colonies, où des Gentilshommes d'ancien-

ne race ſe ſont enrichis & élevés par le Commerce. Le ſpectre ſubſiſtera-t-il ici où de nouveaux Nobles voudroient faire oublier qu'ils ont commercé ? Ingrats ! Vous battez votre nourrice.

Il me vient une idée que je ſoumets aux lumières de mes Concitoyens & de la Politique. Peut-être nos Rois n'ont-ils pas aſſez fait ; ils n'ont diſſipé que la moitié du phantôme qui ſeme l'épouvante. La Nobleſſe obligée par la Loi à diſtinguer entre le Commerce en gros & le Commerce en détail, voit toujours un précipice à côté d'elle. Ces deux Commerces ne ſont diviſés que par une ligne. Elle ſent d'ailleurs que pour arriver au grand il faut ſouvent paſſer par le médiocre.

Qu'on aboliſſe en totalité cette Loi de dérogeance, que ſon nom diſparoiſſe de la Monarchie. Le Commerce eſt un corps tout ſain où il n'y a rien à couper. Laiſſons à la prudence & aux ſentimens de la Nobleſſe la liberté de s'y attacher à ſon gré, d'en choiſir une partie ou une autre. Nous ne la verrons pas courir nos rues en vendant des peignes ou des allumettes. Ce qui eſt arrivé, ce qui arrive tous les jours en d'autres pays doit nous raſſurer. Reſtraindre le Commerce par une Loi de dérogeance, c'eſt élever des digues le long du Nil pour l'empêcher de fertiliſer les terres, c'eſt fermer une mine parce qu'elle eſt trop riche.

La haute Nobleſſe même, celle qui poſſéde de grandes ter-

res & de grands titres, doit s'intéreſſer à l'abolition de la Loi. Il eſt un crime qu'on appelle en Angleterre : *High mis-demeanour*, haute mauvaiſe conduite. Nos grands Seigneurs y ſont fort ſujets. Dans la vûe ſans doute de faire briller l'Etat ils ſe ruinent en habits, en meubles, en équipages, en raretés des Indes, en fêtes, en jeux, en Laïs auſſi chères & plus chères qu'à Corinthe. Encore quelques générations, & le Peuple aura le plaiſir de voir de grands Noms dans la pouſſiére à côté de ceux que nous y voyons déja : le Commerce les releveroit. Toutes les fois qu'un Grand tombe, il ne ſe trouve pas à point nommé dans la Finance une héritiére de la Nation pour lui donner la main,

ſervice

ſervice qu'il n'accepte qu'à condition de rougir, & de mépriſer ſa bienfaitrice. Si la Nobleſſe commerçoit, ce Grand, après une grande ruine, trouveroit dans le ſein même de la Nobleſſe le coffre fort qu'il veut épouſer.

Suppoſons donc la Loi de dérogeance abolie, la victoire ſera-t-elle décidée? Pas encore. Le préjugé eſt un ennemi opiniâtre & inſidieux qu'il faut vaincre par l'adreſſe plus que par la force. Je pourrois bâtir ici un beau ſyſtême, (car je ſai rêver comme un autre) embraſſer les nues pour enfanter des chimères. Je renonce à cette gloire pour ne préſenter que l'expérience.

Il eſt une Nation où la Nobleſſe fut auſſi amoureuſe de ſes ſeize quartiers & de la pureté de

ſon ſang que la nôtre peut l'être. Elle donnoit tête baiſſée dans la Chevalerie, le Duel, les Croiſades, les Pages, les livrées, les fêtes galantes, la hauteur, la licence, la belle fainéantiſe & dans toutes les vertus de qualité. Celui qui lui eût propoſé le Commerce, auroit vû ſa place marquée dans l'hôpital des fous. Aujourdhui elle prend indifféremment l'Epée pour défendre ſa Patrie, ou le Commerce pour l'enrichir. Quelles cauſes ont pû amener cette heureuſe révolution ?

Le Commerce qui donnoit des excluſions mortifiantes, ouvre la carriére des honneurs. D'un Vaiſſeau Marchand on paſſe ſur la Flote Royale pour y diſputer l'empire de la mer. Comment veut-on que la No-

bleſſe Françoiſe entre dans la Marine Marchande à coté de l'aviliſſement ? On refuſe aux deſcendans des *Pleſſis-Cardin*, *des Porée*, *des Villeſtreux*, *des Trublet*, ces hommes de mer qui firent tant d'honneur à Saint-Malo & à la France, on leur refuſe de commander les Vaiſſeaux de leurs pères, à moins qu'ils ne faſſent auparavant quelques campagnes humiliantes ſur les vaiſſeaux du Roi où ils ſeroient confondus avec les matelots & la lie du peuple.

Le Commerce qui ne renfermoit que des gens riches, donne des Membres au Conſeil Suprême de la Nation, où l'on entend ſa voix retentir avec autant d'éclat que celle de la Liberté. L'affaire des particuliers

s'eſt tournée en affaire d'Etat. Nous n'avons plus d'Etats généraux ; mais nous avons un Bureau de Commerce, dont on pourroit multiplier utilement les travaux & les ouvriers ; un Bureau, qui embraſſeroit la totalité du Commerce, & non quelques lambeaux ; un Conſeil de gens expérimentés, qui auroient ſans ceſſe les yeux ouverts ſur notre Navigation marchande & celle de l'Etranger, ſur nos Colonies & les ſiennes, ſur nos gains ou nos pertes avec lui, ſur la balance du Commerce, & les moyens de la tourner de notre côté. Voilà des places : voilà des aiguillons pour piquer l'émulation de la Nobleſſe auſſi bien que l'ambition générale.

Quand je jugeois des choſes

avec un bon ſens de province, je prenois un Intendant du Commerce, un Prévôt des Marchands, pour des Négocians illuſtres qui s'étoient ſignalés par de grandes vûes, de grandes opérations, de grands ſuccès, & à qui le Gouvernement payoit un tribut d'honneur bien mérité : nouvelles couronnes qui jetteroient mille athlétes dans la lice.

Nous comptons pluſieurs Miniſtres qui ſe partagent les affaires générales. Aucun d'eux ne prend le titre de Miniſtre du Commerce. Ce n'eſt qu'à la ſuite des Finances qu'on apperçoit le Commerce ; c'eſt un fleuve qui perd ſon nom dans les rivières qu'il forme. Il eſt chez plus d'un Peuple la première raiſon de l'Etat ; quel rang lui marquerons-

nous ? Il prendroit bien de la conſidération, il attireroit les yeux & les vœux de la Nobleſſe, s'il marchoit, ſous ſon propre nom, à côté de la Guerre & des Finances.

A Londres autrefois on l'avoit cru trop foible pour ſoûtenir un caractère élevé. Il fournit aujourd'hui des Ambaſſadeurs. M. *Caſtres* ſe diſtingue en Portugal, M. *Keene* en Eſpagne, M. *Porter* en Turquie, où ſon prédéceſſeur M. *Faulkener* avoit déja montré ce que peut pour les intérêts d'une Nation un homme nourri dans le Commerce ; & le tems en forme d'autres qui ont la même ambition. Nous avons vû M. *Horace walpole* traiter avec la Cour de France, pendant que ſon Fils apprenoit

la ſcience du Commerce à Amſterdam, ſcience qu'il pratique actuellement à Londres. Si jamais il eſt employé comme ſon père, que d'avantages n'aura-t-il pas ſur des Ambaſſadeurs qui n'auront jamais connu que le nom du Commerce?

Qu'on examine avec attention les Traités de Navigation & de Commerce entre la France & la Hollande, on verra que les vaiſſeaux de la République ont tout l'encouragement qu'il faut pour venir faire dans nos Ports notre propre Commerce, & les nôtres tout le dégout. On verra qu'on y a renverſé la barrière que M. *Colbert* avoit élevée contr'eux pour notre Commerce du Levant; que l'introduction de leurs toiles y eſt extrémement

favorisée au préjudice des nôtres; que leurs fabriques entrent librement chez nous sans être visitées, tandis que nous assujétissons les nôtres à des réglemens, des restrictions, des confiscations, des amendes; autant d'entraves qui resserrent l'activité de nos Fabriquans & de nos Navigateurs. Nous nous flatons d'une égalité réciproque, illusion qui se détruit par un coup d'œil; les Vaisseaux Hollandois rempliſſent nos Ports, tandis qu'à peine apperçoit-on le Pavillon François dans les Ports de la Hollande. Avons-nous cherché à nous dédomager en traitant avec la Suéde en 1741? Nous lui avons accordé toutes sortes d'avantages dans nos Ports de Rouen, Saint-Malo, Nantes,

la Rochelle, &c. elle nous a donné les mêmes exemptions de droits dans le ſeul port de wiſmar, ville dépeuplée, démantelée, dénuée de Commerce, & ſituée dans le Meklembourg à cent lieues de Stockholm & autres villes de Suéde où il s'agiroit d'établir notre Commerce. Nos vaiſſeaux attendent que le port de wiſmar change de place & de fortune. M. le Comte de Teſſin, qui ménagea ce traité, fut auſſi habile que le ſeroit le Négociant le plus conſommé. Si les Ambaſſadeurs, au lieu des grands noms & des grands titres qu'ils portent aux Négociations, y portoient de grandes connoiſſances, on n'arracheroit pas le pain à l'enfant de la maiſon pour le donner à l'étranger;

& si la Noblesse commerçoit, les connoissances se réuniroient aux noms & aux titres. Quand on honorera les Commerçans, elle commercera comme chez nos Voisins. Devenus plus éclairés ils ont enfin placé les Commerçans dans le temple de mémoire.

Les monumens publics qui ont transmis à la postérité la gloire de *Drake*, de *Raleigh*, de *Marlborough* & de *Newton*, lui ont fait passer aussi les noms de *Gresham*, de *Spencer* & de *Craven*, dont les statues encouragent le Commerce dans la Bourse de Londres. Plus heureux encore le Chevalier *Barnard* qui, en y voyant son apothéose préparée, survit à sa propre gloire. Le Commerce n'attend pas des statues en Fran-

ce : Colbert, Condé & Saxe n'y en ont point. Mais l'immortalité a plus d'une reſſource. Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, vous faites fort bien de chanter, de célébrer, de graver dans nos faſtes les *Corneille*, les *Deſcartes*, les *Talon*, les *Seguier*, les *Luxembourg*, les *Turenne*; mais ſi vous êtes citoyens, ſi vous voyez bien, n'eſt-il point de places dans vos ouvrages pour les *Bruni*, les *Grandville*, les *Maſſon*, les *Magon*, les *Montaudoin*, les *le Couteux*, les *le Gendre*, & tant d'autres qui nous ont attiré les richeſſes de l'Univers ?

„ Les Hiſtoriens, dit M. de „ Sully, ſe plaiſent à enfler leurs „ volumes de particularités, de „ pompes & autres ſemblables „ babioles & fanfares, niaiſeries „

„ béatilles & baguenauderies: „ entrons dans ſa penſée. Un Hiſtorien en aſſiégeant une ville nous promène dans la tranchée, ſans nous faire grace du plus petit boyau ; il compte les canons, les mines, les fourneaux, les ſauciſſes ; & lorſqu'il a pris la place, il nous mène au *Te Deum*, au feu, aux complimens, aux harangues, ſans oublier les petits vers dont le Mont-Parnaſſe accouche ; mais ſi pendant ce tems-là une compagnie de Négocians naturaliſe en France une Manufacture étrangère, augmente notre Navigation, établit ou perfectione une Colonie, l'Hiſtorien n'a plus d'encre.

Il y a long-tems qu'on connoît en France la gloire des armes & celle de l'eſprit : mais

en eſt-ce une d'enrichir ſa patrie ? C'eſt encore un problême ; c'eſt-à-dire, qu'on examine s'il eſt glorieux de la rendre puiſſante & heureuſe. Je laiſſe la gloire de l'eſprit, qui eſt moins éblouiſſante que celle des armes. Y a-t-il donc une ſi grande différence entre un Officier qui tue ou fait tuer quelques ennemis, & un Négociant Armateur, qui, après un combat pour le moins auſſi vif, amène une priſe qui donne à l'Etat un vaiſſeau de plus, des richeſſes, des hommes & des canons ? Tous deux ont combattu en braves, tous deux ont fait le bien de la patrie, pourquoi les regarder d'un œil ſi différent ? Pourquoi les marques d'honneur s'arrêtent-elles ſur le premier ?

Nous avons des Ordres de

toutes couleurs ; non-seulement pour les Grands de l'Etat qui les gagnent par la naissance, non-seulement pour les Militaires, qui les obtiennent par le service ; mais encore pour tous les Talens dont on veut animer les travaux : Chirurgiens, Médecins, Peintres, Poëtes tous y ont part. N'y auroit-il pas un Cordon distingué pour un homme qui auroit mis en mer un grand nombre de vaisseaux, & qui auroit doublé notre Commerce sur la Côte de Guinée ou dans les Isles ? Quelle étoit la distinction que le Cardinal de Richelieu avoit en vûe ? Ce Ministre, dont l'œil perçant découvroit les ressorts les plus déliés de la politique, après avoir éclairé son Maître sur le Commerce, lui

dit : " Si V. M. trouve bon d'ac-
„ corder au trafic quelque pré-
„ rogative qui donne rang aux
„ Marchands, au lieu que vos ſu-
„ jets le tirent ſouvent de divers
„ Offices, qui ne ſont bons qu'à
„ entretenir leur oiſiveté & flater
„ leurs femmes, elle rétablira le
„ Commerce juſqu'à tel point que
„ le public & le particulier en ti-
„ reront un grand avantage. *„

Le Chinois peut-être ſe contentera de s'enrichir ; mais le François veut de la gloire, c'eſt un beau foible ; le Hollandois même n'étonneroit pas la terre par la grandeur de ſon Commerce, ſi en commerçant il n'arrivoit pas aux honneurs de la République. Nous connoiſſons les Médailles de Tyr, de Sydon, de Bizance

* Teſt. Polit. Chap. IX. Sect. 6.

& de Syracuſe ; elles furent frapées à la gloire du Commerce : on en frape en France pour des Ordres de Citoyens moins utiles. Avec des diſtinctions ſagement ménagées, on fait des hommes tout ce qu'on veut. Les premiers Romains n'étoient que des brigands ; Romulus en fit des Héros. Nos Chevaliers de Malthe ne furent dans leur origine que de bons Religieux Hoſpitaliers, dont le ſort étoit peu envié, parce qu'ils n'avoient aucune prétention aux honneurs de ce monde. La Chevalerie eſt venue, la décoration s'eſt montrée ; l'Ordre n'a pas aſſez de Croix. La qualité de ſimple ſoldat, qui eſt tombée dans le peuple, s'eſt relevée dans la Maiſon du Roi, où tout eſt Noble : des Gentilshommes

hommes peuvent faire ſon lit, & des Princes lui donnent la chemiſe. Non, non, il n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe de diſſiper les ombres que le préjugé a répandues ſur le Commerce, comme on l'a fait en Angleterre.

Le Commerce n'y vivoit autrefois qu'avec lui-même : les Savans l'ont accueilli, & s'en ſont occupés. *Locke* Philoſophe & Sécrétaire d'Etat en dévelopoit les intérêts avec la même plume qui anatomiſoit l'ame. Les Grands ſe ſont familiariſés & alliés avec le Commerce. Les Pairs l'entendent ſans l'avoir fait, comme à Rome les Sénateurs ſavoient ſe battre, & ils en ont reçu des ayeux paternels ou maternels, ce qui faiſoit dire à Charles II.

qu'il n'y avoit de Nobleſſe que parmi les Marchands, à qui il marquoit de grands égards. Un autre Charles que l'Europe étonnée fut preſque obligée d'accepter pour Maître, Charles-quint, après ſa malheureuſe expédition contre le fameux Barberouſſe, chercha de la conſolation chez les *Fuggers*, Marchands d'Auſbourg, & il la trouva au milieu d'un feſtin. On lui ouvre des tréſors, mais ce qu'il prend pour un emprunt, devient un don : il voit bruler ſes billets de reconnoiſſance dans un fagot de cinnamome. * La Nobleſſe Allemande, quand elle l'auroit voulu, ne pouvoit pas être auſſi généreuſe. La France eut un Roi qui n'attendoit pas les extrémi-

* Félibien, Hiſt. des Peintres.

tés pour careſſer les Commerçans, il les recevoit familièrement à ſa table, & s'inſtruiſoit avec eux pour le bien du Royaume. Ce ton de Louis XI. s'eſt perdu. Bruges & Gand ne perdirent leur éclat qu'au moment que le Commerce y perdoit le ſien. Les Comtes de Flandres las d'être heureux ceſſérent de l'honorer; il s'en vengea en paſſant chez une Nation qui lui préparoit de la protection & de la gloire, l'Angleterre.

Il ſeroit bien étonnant que la Nobleſſe Angloiſe ne ſe fût pas réconciliée avec le Commerce. Un état qui mène à tout, au commandement ſur la Flote Royale, aux Ambaſſades, au Sénat de la Nation, aux monumens de gloire, à la conſidéra-

tion des Grands, des Savans & du Peuple, devient néceſſairement un objet d'ambition ; & loin d'effrayer la Nobleſſe il l'attire, il la donne. De-là cette phraſe populaire : Que le Commerce y fait les Gentilshommes. Je ne veux pas tracer un catalogue. Le fils de *Joſias Child* eſt devenu le Lord Caſtelmaine, Comte de Tilney, & perſonne n'héſite à lui donner le nom qui lui eſt propre ; les gens de la plus haute naiſſance l'appellent *Mylord*. En France il n'en va pas de même. Un Auteur que la Philoſophie, l'Hiſtoire & le Théatre ſe diſputent, & que la poſtérité, ſans jalouſie, applaudira encore plus que nous ne faiſons, ce peintre des mœurs, en combattant nos préjugés, a

fait une remarque qui cadre à mon ſujet : & pourquoi ne l'employerois-je pas ? Obſerverois-je mieux que lui ?

„ Si le célébre Samuel Ber-
„ nard, dit-il, après que le Roi
„ eut érigé ſa terre de Coubert
„ en bonne Comté, ſe fût fait
„ annoncer dans une viſite *le*
„ *Comte Bernard*, on auroit écla-
„ té de rire. „

Rions ; j'y conſens, mais des vrais ridicules. La Cour & la ville en fourniſſent aſſez. Rire du bien de la patrie, c'eſt rire en ſot.

„ Ce Comte Bernard, pour-
„ ſuit l'Obſervateur, étoit plus
„ Comte que cinq cens Comtes
„ que nous voyons qui ne poſ-
„ ſédent pas quatre arpens de
„ terre. „

Je pourrois ajoûter qu'il fut plus utile à la France, & le prouver : mais les panégyriques ne ſont pas faits pour des Citoyens utiles. *Opinion !* ſerez-vous toujours la reine du Monde ? Ceſſez du moins de tyranniſer une Nation, où la Philoſophie a déja fait tant de progrès. Le Danemark s'eſt hâté de ſecouer ſa barbarie ſur les idées du Commerce, tandis que nous conſervons la nôtre ? *Huguetan* avoit uni le titre de *Comte* à celui de Négociant.

Si le Commerce en France nous montroit de tems à autre ces phénomènes, la Nobleſſe Françoiſe héſiteroit-elle encore ? On a couronné, il eſt vrai, les travaux des *Cadoz* & des *Vanrobais* par des lettres de Nobleſſe,

des penſions & des priviléges, graces que perſonne n'a dû envier à ces fondateurs d'une école éternelle d'ouvriers toujours néceſſaires à l'Etat. Mais ces exemples ſont trop rares pour frapper ſuffiſamment ; & d'ailleurs l'Impreſſion qu'ils laiſſent eſt bientôt effacée par la dérogeance qui flétrit le Commerce. Tant que l'ancienne Nobleſſe ſe perdra dans ſon ſein, celle qu'on y gagnera ne paſſera pas pour être de bon alloi. Je ſupprime des comparaiſons qui pourroient bleſſer certaines profeſſions auxquelles on accorde des Lettres de Nobleſſe ; elles craignent que je ne les nomme. Je me contente de leur dire : Examinez-vous, & voyez ſi vous êtes auſſi utiles à l'Etat que le Négociant ?

Peut-on écrire sur votre porte comme sur la sienne : *Il est opulent, donc il a bien servi l'Etat.*

Tous les Ordres dans le Royaume offrent des points de vûe à l'ambition. Un Avocat peut parvenir aux dignités de la robe, un Soldat aux honneurs de la guerre, un Vicaire de paroisse aux prééminences de l'Eglise. Le Négociant seul n'apperçoit aucun lustre dans sa carriére, & il est obligé de l'abandonner, s'il veut parvenir à ce qu'on appelle en France *être quelque chose.* Ce mot, mal entendu fait de grands ravages. Pour être *quelque chose*, une grande partie de la Noblesse reste dans le *rien.*

Faut-il répondre à certains Nobles, qui disent, en se retranchant sur la coutume : *Nos Peres*

peres n'ont pas fait le Commerce.

Quand on parle de greffes aux insulaires de Minorque, ils répondent que leurs peres ne greffoient pas, & que personne ne sait mieux que Dieu comment un arbre doit croître. On leur a fait une belle route qui traverse l'isle, ils aiment mieux s'embourber dans un chemin tortueux, parce que leurs peres s'y embourboient déja. Tous les enfans ne se croyent pas obligés à tant de respect: les Irlandois aujourd'hui font tirer leurs chevaux par le poitrail, leurs peres les attelloient par la queue. Nous sommes sur le point d'adopter l'insertion de la petite vérole; & malheur à nous si nous reculons, parce que nos peres l'ont attendue de la nature aux dépens de leur postérité.

Vos peres n'ont pas fait le Commerce ; . . . mais vous avez des vices qu'ils n'avoient pas ; pourquoi n'auriez-vous pas des vertus dont ils manquoient ? .... *Ils n'ont pas fait le Commerce* ; & c'eſt juſtement ce qui rend leurs enfans ſi miſérables, & ſi inutiles à la patrie.

Je parle d'utilité. Des penſeurs prétendent que dans un Etat où l'on ne fait pas les choſes parce quelles ſont *utiles*, mais parce qu'elles ſont *de Mode*, le Commerce ne prendra jamais parmi la Nobleſſe. Et moi je tire un augure favorable de cet empire même de la mode. Le premier homme titré, il ne ſçauroit l'être trop, qui plantera le Pavillon du Commerce à côté de ſon arbre généalogique, ſous le

bon plaiſir du Roi, plaiſir qui alors feroit le nôtre, aura bien des imitateurs ; & ſa Patrie, ſi elle n'eſt pas ingrate, l'appellera ſon bienfaiteur. Les Comtes de *Warwick* & de *Leiceſter*, furent à la tête de la premiere Compagnie qui ſe forma pour le Commerce d'Afrique ſous le règne de l'immortelle Elizabeth. Mais en France qui eſt-ce qui commencera ? Queſtion bien Françoiſe ! *Le meilleur Citoyen ;* & ſi le préjugé eſt auſſi redoutable que *la chimère de Lycie :* celui qui l'exterminera ſera un autre *Bellérophon*. Je ſai que les Nations ont beſoin de leurs préjugés, mais ſeulement lorſqu'ils ſont utiles. Les Augures, les Pontifes qui ſavoient à quoi s'en tenir, auroient mal fait de déſa-

buſer les Romains ſur leur deſtinée à l'Empire du monde ; ce Préjugé les y mena. Mais à quoi nous ſerviroit celui-ci ? Si non à multiplier l'eſpéce des malheureux. Et dès-lors on ne ſçauroit le détruire trop tôt, & dès-lors il n'eſt point de main trop noble pour porter le premier coup.

C'eſt le propre des grands exemples d'entraîner les volontés les plus rebelles. Charles I I. que j'ai déjà cité & qui enfin oublioit quelquefois ſes plaiſirs pour penſer utilement, mit tout en œuvre après la reſtauration, pour engager la Nobleſſe dans le ſervice de mer ; il envoya ſur la flote un de ſes fils pour y ſervir en qualité de ſimple matelot. Gentilshommes ! apprenez à devenir Nobles. Et vous, Rois ! contem-

plez le Czar Pierre, pour être Grands. Il fut *Mouſſe* dans ſa Marine naiſſante pour fonder le Commerce & la puiſſance de la Ruſſie. Un premier Magiſtrat doit prendre toutes les formes pour faire le bien ; & alors tout tend à l'ordre ; tout a ſa gloire, les Arts, les Sciences, l'Agriculture & le Commerce.

C'eſt un grand malheur pour le Commerce de n'être vu que de loin par ceux qui donnent le ton aux idées publiques. Nous jugeons des Négocians de Marſeille & de Bordeaux par les Marchands de la rue S. Denis ; & cette Capitale, auſſi légére dans ſes propos, que frivole dans ſes goûts, répand ſes préjugés dans tout le Royaume. Si Paris & Verſailles, au lieu de reſpirer

l'ambre, ſentoient le bitume de la mer ; ſi dans un Port où les Nations aborderoient, nous voyions des Négocians armer des vaiſſeaux, expédier des Flotes, donner des ordres pour le Nord & le Sud, ouvrir des débouchés à nos Arts & à nos Manufactures, appeller les matiéres premieres qui nous manquent, prendre le monde entier pour le champ de leurs opérations, rendre tous les Peuples nos tributaires, alors, alors nous prendrions bien d'autres idées du Commerce & des Commerçans. Nous en jugerions comme en jugea l'Egypte lorſque ſes Rois habitérent Aléxandrie. La terre admira la puiſſance de cette ville marchande, & Rome en fut jalouſe. Le Czar Pierre, qu'on ne

ſauroit trop citer parce qu'il préféra tous les biens ſolides à la gloire des conquêtes, fit un grand coup d'Etat en tranſportant ſur la mer le ſiége de ſon Empire. Il voulut que ſes ſucceſſeurs euſſent ſans ceſſe les yeux frappés de l'importance & de la grandeur du Commerce; il voulut que les Grands de la Cour appriſſent à l'eſtimer, & les Miniſtres à s'en occuper. Il avoit ſenti l'avantage de Stokolm, de Copenhague, d'Amſterdam & de Londres. Il regardoit la Ruſſie comme nulle, tant qu'elle n'auroit pas de commerce: la force qu'elle a priſe a juſtifié ſes idées.

Nobleſſe Françoiſe que la fortune à maltraitée, la Nature vous fit pour jouir. Voulez-vous toujours reſſembler au malheureux

Tantale ? Il finiroit ſa peine ſi comme vous il pouvoit atteindre aux fruits. Il n'y en a point ſur vos arbres généalogiques. Vos femmes vous demandent une ſubſiſtance décente, vos enfans de l'éducation & des établiſſemens : eſt-ce en remuant les cendres de vos ancêtres que vous trouverez des tréſors pour remplir ces devoirs ſacrés ? La Patrie attend vos ſervices ; vous n'êtes plus, comme autrefois, lorſque dans les aſſemblées de la Nation vous pouviez conſeiller & ſoutenir le bien ; on ne s'informe pas ſeulement ſi vous avez des têtes. Vous montrez vos bras. Vous offrez vos épées : on en a d'autres dont la poignée eſt d'or. Cherchez donc ailleurs de l'importance, faites le ſeul

bien

bien que vous pouvez faire ; il eſt aſſez grand ſi vous avez aſſez de courage, de ce courage d'eſprit qui eſt bien plus rare que celui du cœur. Devenez par le Commerce des dieux tutélaires pour vos femmes & vos enfans. Devenez pour la Patrie les nourriciers des terres, la vie des Arts, le ſoutien de la population, l'appui de notre Marine, l'ame de nos Colonies, le nerf de l'Etat, les inſtrumens de la fortune publique. N'eſt-il pas tems de vous ennuyer de votre inutilité & de votre miſere ? Faut-il qu'une opinion Gothique vous y tienne cloués à jamais ? Vous craignez le mépris & vous reſtez dans l'indigence ! Vous aimez la conſidération & vous êtes nuls ! Victimes éternelles du préjugé

65-47
Aug 1964
Deighton, Bell
+Co Ltd

qui vous tue. Le règne *de Louis le Grand*, fut le siécle du génie & des conquêtes. Que le règne *de Louis le Bien-aimé*, soit celui de la Philosophie, du Commerce & du bonheur.

FIN.

E756
C881n